



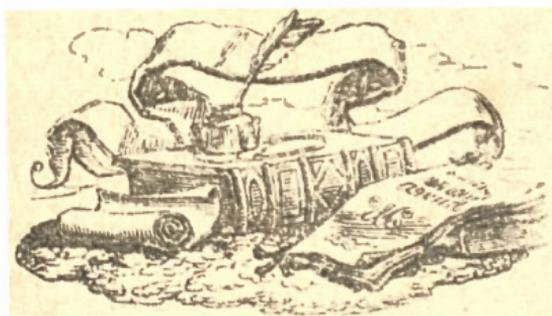








**PHYSIOLOGIE**  
DE  
**JOURNALISTE**  
DE PROVINCE.



**A PARIS,**

H. LEBRUN, Libraire-Éditeur, et S. CHWARTZ et GAGNOT,  
Rue des Petits-Augustins, 5. A Libraires, Quai des Augustins, 9.

1841.



# PHYSIOLOGIE DU JOURNALISTE DE PROVINCE,

PAR

**Philadelphe Martineau,**

Ancien Rédacteur en chef du Mémorial Borlelais;

**ORNÉE DE VIGNETTES.**



**A PARIS.**

H. LEBRUN, Libraire-Éditeur, √ SCHWARTZ et GAGNOT.  
Rue des Petits-Augustins, 6.    ∆ Libraires, Quai des Augustins, 9.

1844.

Pour être enveloppée d'un manteau de trivialités,  
la vérité n'est pas moins vraie.

## AVANT-PROPOS.

---

**Q**UE vous ayez trente ans, une santé excellente, un physique agréable, des gants jaunes, une maîtresse agaçante ou une jeune et chaste épouse avec de jolis enfants ; que vous ayez un groom extrait du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, des chevaux arabes et cinquante mille écus de rente, plus ou moins ; qu'au lieu de rente, vous ayez, comme Duprez, le larynx pavé de pièces de cent sous, de telle sorte que vos revenus soient capitalisés sur le *si bémol* et l'*ut* de poitrine ; que vous ayez dans votre poche un brevet de membre de l'académie royale des sciences, arts et belles-lettres de Falaise, ou votre nomination de gouverneur général des possessions françaises dans la Polynésie, où nous ne possédons rien ; que vous ayez sur votre front la couronne ducale ou comtale de l'ancien régime, ou sous votre menton la savonnette baronale de l'empire : vous n'avez rien, absolument rien, ma parole d'hon-

neur ! si vous ne possédez pas un ami, ne fût-ce qu'un chien (caniche ou non).

Alors ne soyez pas si fier, et daignez m'entendre, car, moi, j'ai un ami : mon chien ;



je dirai plus même, j'ai deux amis, mon chien et un homme, ce qui est plus rare, certainement.

Le chien me caresse, et l'homme me conseille. Donc, je suis plus riche, et plus heureux que vous. Écoutez-moi :

Je devisais l'autre jour avec ce mien ami (l'homme et non pas le chien), sur la difficulté des succès littéraires ; difficulté dont le brave garçon a le bonheur de ne pas se préoccuper le moins du monde, attendu que s'il a le goût de la littérature, il n'en a pas, comme beaucoup de gens de ma connaissance, les travers ; il s'a-

muse, ou plutôt il s'endort, chaque soir, sous le charme de ses lectures, mais il n'écrit pas ; il se sert des livres, mais n'a pas la moindre velléité d'en faire. Je consents à devenir millionnaire, à être accablé de titres et de décorations, à voir mon chien empoisonné par la saucisse municipale, s'il a jamais aligné deux mots ailleurs que dans le livre des *comptes courants* et du *doit et avoir*.

Il appartient à cette classe si intéressante et si morale de la société que l'on désigne sous le terme générique d'*épiciers*.

Aussi n'envisage-t-il la littérature qu'au point de vue industriel, n'estime-t-il un livre qu'à sa valeur vénale, au poids et au volume, pour ainsi dire.

« Qui fait, dit-il, le succès de la forme d'un chapeau de femme, de la coupe d'un paletot ? qui a fait successivement la fortune du caoutchouc, de la pommade du chameau, du programme de l'hôtel de ville et des monarchies constitutionnelles ? Le caprice d'un jour, la mode. Il en est ainsi, mon cher monsieur, des œuvres de l'esprit, c'est-à-dire, quand on met de l'esprit dans ses œuvres ; le goût est aux frivolités. Écrivains, soyez frivoles. Un titre, un nom

un mot suffisent pour attirer la vogue ; le vent des faveurs du public, par exemple, souffle aux physiologies, eh bien ! si vous voulez réussir, faites des physiologies ! Cela vaudra toujours mieux que d'écrire un traité sur les déceptions de l'amitié, que de rimer un poème sur les crocs-en-jambe donnés aux devoirs de la reconnaissance que vous rencontrez, dites-vous, chez les hommes qui vivent dans le monde tant soit peu gangrené de la politique. »

Pas trop mal raisonné pour un marchand de poivre et de cassonade ! Toute réflexion faite, je suivrai son avis.

La physiologie, en effet, a pris un développement extraordinaire depuis quelque temps, dans la capitale : des extrémités au centre, du pays latin au quartier St-Georges, du plus misérable des faubourgs à la place de la bourse, la physiologie, au moment où j'ai l'honneur de vous parler, est descendue comme un torrent, comme une avalanche ; elle encombre les cabinets littéraires (et autres), les cercles, les salons et les ruelles, à ce point que le trop plein en déborde sur la banlieue et les départements circonvoisins.

Le joueur et l'amoureux, l'homme ma-

rié et le célibataire, le drôle qui, les poches pleines de billes et de noyaux de pêches, suit les leçons de l'école ignorantine, et le disciple bavard de Cujas et de Barthole, la lorette et le garde national, la portière et l'agent de change, vous ne voyez aucune classe professionnelle, aucune condition sociale, de quelque importance, qui échappe au scalpel de nos Broussais littéraires, qui ne soit l'objet d'un livre physiologique plus ou moins illustré ; je ne veux pas dire illustre.

Aussi, comme cette jolie femme qui qualifiait de sanglante injure le silence des mauvaises langues sur sa conduite tant soit peu scabreuse, toute catégorie de la société, mise en oubli par la littérature parisienne, doit-elle être singulièrement vexée de n'avoir point encore été bien ou mal physiologisée.

Le provincial compte pour une part très-notable dans cette catégorie ; il semble à messieurs les écrivains de la capitale, que l'univers soit borné par les limites de l'octroi, ou le mur d'enceinte, ou les forts détachés de leur ville colossale. Fiers des matériaux qui s'y viennent offrir à l'observation, ils dédaignent de chercher

ailleurs des sujets d'étude physiologique ; ils feront volontiers la physiologie du provincial, mais à cette condition que l'être excentrique, phénoménal qu'ils appellent ainsi, descendra des hauteurs de Laffitte et Caillard sur leurs trottoirs embourbés, et passera devant eux avec sa gaucherie traditionnelle, avec son naïf étonnement et ses ridicules extases, de manière à les faire pouffer de rire.



Ma foi ! c'est bien peu délicat de la part des Parisiens : essayons donc, provinciaux

que nous sommes, de physiologies provinciales. Il y a matière abondante.

---

## II.

### Choix du Sujet.

**L'**AUTEUR qui s'est dit : je veux faire un livre, qui prend la plume et écrit au hasard, est un sot, s'il n'est pas, toutefois, un professeur de blagologie ; il n'y a pas de milieu. Ou il se battra les flancs, dès la seconde page, pour trouver une idée, ou il n'écrira qu'un recueil de platitudes dont ma marchande de tabac fera justice en les roulant en cornets.

Toute œuvre doit être méditée. Je veux, par exemple, faire une physiologie, c'est fort bien ; je m'approuve, je m'applaudis, je m'offre mes félicitations les plus sincères ; mais sur quel sujet expérimenterai-je ? — J'ai trouvé le titre, et c'était le plus difficile, d'accord. — Un bon titre entre pour moitié dans le succès d'un ouvrage ; c'est la grosse caisse, les cymbales et le cornet à piston du banquier littéraire ;

je n'en veux pour preuve que tant de chefs-d'œuvre ignorés à cause de l'insignifiance de leurs titres, que tant de pitoyables rapsodies débitées sur la foi de l'enseigne que l'auteur ou l'éditeur leur a choisie ; mais, enfin, il nous faut un caractère, une passion, une profession, ou une condition sociale quelconque où nous puissions braquer nos lunettes de physiologiste. Où trouver ça ? faites-moi l'amitié de me le dire ?

D'autres se seraient creusés la cervelle pendant quinze jours pour résoudre cette question ; nous l'avons tranchée, nous, d'un seul coup, ma foi !

Il n'est pas difficile, du reste, de comprendre la raison qui nous a poussé irrésistiblement vers l'étude physiologique du journalisme de province. La caque sent toujours le hareng, dit un vieux et populaire proverbe ; proverbe odieux surtout au goujat devenu millionnaire, à la portière devenue mère d'actrice, à la chanteuse devenue comtesse, au marchand de peaux de mouton devenu sommité politique ; proverbe dont j'ai trop de tact pour me servir, puisqu'il pourrait mécontenter les honorables citoyens et citoyen-

nes de ces trois classes sociales qui, avec le public en masse, doivent me lire (c'est mon plus doux espoir !)

Je dirai seulement que, comme le marin au retour de Terre-Neuve reste longtemps imprégné du parfum de ses morues, je suis moi-même tout saturé encore des émanations qu'exhale l'officine d'un journal, et qu'il ne faut pas être bien sorcier pour pressentir que, ce passé étant si près de moi, j'y jeterai un regard rétrospectif afin de découvrir un sujet neuf de physiologie.

Le sage dit : avant d'apprécier les autres, juge-toi toi-même ; avant d'extraire un fétu de l'œil de ton voisin, extirpe, avec ou sans douleur, la poutre qui t'a-veugle.

Voilà une maxime que nous ferions inscrire en lettres d'or au fronton de toutes les cours de justice, si nous étions prince régnant.

Nous allons suivre le précepte du sage.

Voici notre physiologie du journaliste de province.

---

### III.

#### Condition du Journalisme en Province.

**L**e journal de province est un aliment intellectuel beaucoup moins goûté, dans la capitale, que les huitres d'Étretat, que les truffes du Périgord, que les terrines de Nérac, et les diadons du Mans.

Cependant, à la Chambre électorale, tandis que les questions les plus ardues se traitent à la tribune, vous voyez un grand nombre de députés des départements braquer chacun son lorgnon, de pur chryso-calle, ma foi ! sur la feuille périodique de leur localité, curieux de savoir comment y sont appréciés les actes et les discours plus ou moins parlementaires qu'ils ont commis, soit dans la Chambre, soit dans leurs réunions gastronomico-politiques.

C'est là qu'ils viennent puiser leurs renseignements sur les mariages, les décès et les naissances de l'arrondissement, sur le prix légal du froment et des huiles, d'olive ou de Macassar, et, enfin, sur les réceptions

hebdomadaires de M. le Sous-Préfet, les bals de M. le Maire et les raouts de M. le Procureur du roi (quand, toutefois, ces dignes magistrats font honneur aux frais de représentation que le gouvernement leur paie).

Pourtant, si l'influence de ce journal s'exerce dans un rayon fort rétréci, elle est plus directe et plus sûre que celle de la feuille parisienne. Il y a dans nos villes du second et du troisième ordre, soyons sincères, il y a dans les villes, du premier même, une multitude d'honnêtes gens qui ne déploient et ne lisent jamais d'autre feuille que celle qu'ils salarient depuis dix ou vingt ans, à raison de 5 à 15 fr. par trimestre, pour penser à leur place ; c'est si fatigant, de penser ! Ne craignez pas qu'ils acceptent en littérature un néologisme, en morale une doctrine, en politique un principe qui n'aient pas été d'abord adoptés par leur journal. Leur journal, c'est un oracle ; sa parole, c'est l'Évangile, et encore quelque chose de plus peut-être.

La presse provinciale jouit aussi, à d'autres titres, d'une certaine prépondérance : toutes les émanations des intelligen-

ces poétiques, philosophiques, économiques de l'endroit affluent à l'océan de sa publicité ; et Dieu sait combien d'intelligences renferme l'arrondissement, depuis le surnuméraire de la sous-préfecture jusqu'au membre de la société scientifico-philanthropico-harmonico-perruque. Elle offre donc, aussi bien par les articles nombreux qui lui sont communiqués que par sa rédaction particulière, un ensemble de matériaux propre à dresser, aujourd'hui que la statistique est en vogue, un tableau gigantesque de l'état intellectuel de la localité.

Quant au tableau physique et moral, la *Chronique* du journal est en possession de le produire, et, malgré la vulgarité de ses sujets, elle n'est pas, je vous le jure, l'objet d'un minime intérêt pour le lecteur provincial. Si, chaque matin, vous le voyez, coiffé du casque à mèche traditionnel, ouvrir avec empressement son magasin et son journal, soyez sûrs que c'est pour y chercher (dans le journal) la rubrique des *fait divers* au rang desquels sont signalés les noyades et les incendies, les vols et les actes de bienfaisance, les pompes funèbres et les solennités publiques, les

coups de poing distribués à la force armée par les ivrognes de la barrière et les sévices des guerriers municipaux contre ces citoyens aussi estimables qu'altérés. La chronique, c'est le spectacle quotidien du boutiquier, qui comme celui d'une lanterne magique, fait passer rapidement sous ses regards les scènes grotesques ou scandaleuses, les drames tragiques ou bouffons dont la rue est le théâtre accoutumé.

Il en permet très-volontiers, l'honnête homme, la lecture à M<sup>me</sup> son épouse et et à M<sup>lles</sup> ses *demoiselles* (le boutiquier n'a pas de filles), afin de leur former l'esprit et le cœur.

Et pourquoi pas ?

J'aime mieux, pour ma femme et ma fille, la lecture de vingt chroniques de journaux qu'une seule lecture d'*Indiana* ou d'*Antony*.

Je connais des gens, fort recommandables d'ailleurs, qui paient régulièrement leurs contributions, ne laissent jamais le mémoire du tailleur en souffrance et obéissent, sans murmurer, à l'ordonnance du recensement, qui ne s'abonnent au journal que pour savourer voluptueusement, à leur lever, entre le café au lait et la rôtie, le

mets toujours saupoudré d'épices du chroniqueur.

Dignes gens ! auxquels je voue publiquement ici mon estime et mon affection.

Mais ce qui porte au superlatif la puissance du journal dans le département, c'est son intervention directe dans les opérations électorales. C'est ordinairement en son laboratoire que s'opère la fusion des opinions qui divisent son parti sur le choix des candidatures, la conciliation des prétendants, toujours nombreux, aux honneurs de l'élection. Si le journaliste est l'appui de ses amis, il est bien plus encore la terreur de ses adversaires ; à cette époque mémorable, il devient l'arbitre unique des destins politiques ou municipaux de la localité.

Il est vrai que cet avantage est diablement éphémère : sa dictature au petit pied ne dure qu'un jour ; mais les feuilles parisiennes sont loin de posséder, à un égal degré, cette autorité suprême : leurs lecteurs sont disséminés sur toute la surface du territoire et n'ont aucun point de ralliement, aucun moyen d'action pour un but ainsi déterminé.

---

## IV.

**Classement politique des  
Journaux,**

**L**a presse périodico-politique des départements, est généralement divisée en quatre grandes catégories auxquelles se rattachent toutes les fractions de l'opinion publique.

En première ligne, et par sympathie, nous plaçons le journal *juste milieu*, dévoué à la charte de 1830, à la monarchie constitutionnelle, et (chez la plupart du moins) tout aussi chaudement dévoué à M. le Préfet et à MM. les Ministres. Ce qui ne laisse pas que de rendre parfois sa position excessivement pénible et délicate, attendu que si la charte et la royauté sont immuables, les ministres et les préfets sont, en ce temps-ci, furieusement mobiles, et que si sa polémique, quant aux principes, peut rester invariable, sadite polémique, quant aux hommes, est diablement sujette à des revirements d'opinion de toutes sortes.

Cependant, à part les crises ministé-

rielles, qui sont des temps de rudes épreuves pour le journal *juste milieu*, il coule des jours tissus d'or, de soie et de filoselle.

Vient ensuite le journal d'opposition dite *dynastique*; l'autre a le front riant et le miel sur les lèvres, celui-ci est farouche, sa parole est austère; l'un est le médecin *tant mieux*, l'autre le médecin *tant pis* de la vieille caricature.

Le journal opposant est aussi systématique dans le blâme, que son adversaire dans l'éloge; cependant il garde certaines formes; n'ayez pas peur qu'il dépasse jamais les limites de la discussion fixée par les lois de septembre; la poursuite de l'un de ses numéros est un fait inouï, et je l'en félicite sincèrement.

Il aime, il respecte le roi, la reine, les princes, les princesses; il chérit leurs nobles enfans, comme l'indique suffisamment l'épithète de *dynastique*, et n'hésite pas à l'occasion à leur dédier de poétiques émanations de son crû; c'est seulement leur entourage, c'est *la cour*, qui suce la plus pure substance des contribuables, qu'il combat à outrance.

Plus haut c'était le journal de l'aristocratie bourgeoise, ici c'est le journal de

la bourgeoisie démocratique ; celui-là accepte le libéralisme de nos institutions, mais dispensé avec une parcimonieuse économie ; celui-là exige qu'on en fasse la bonne mesure, qu'on y ajoute le bain de pied, comme on dit dans les cafés (borgnes ou non).

En troisième ligne, se pose la feuille légitimiste, au sardonique sourire, rattachée, par la passion du passé, et, nous l'en soupçonnons fort, par des passions toutes d'actualité, à un système d'opposition ébouriffée, contre ce qu'on est convenu d'appeler *l'ordre de choses*, réjouissant ses lecteurs du récit de nos saturnales politiques, et lançant, sans ménagement, ses lardons contre tout ce qui est issu, hommes et choses, des *glorieuses*.

Enfin, au quatrième rang, se présente le journal radical, qui jure, qui tonne, qui tempête à tout propos, et même hors de propos ; qui se compare à l'aigle fougueux, soufflant sans relâche sur le grand chêne de la société actuelle, et se trouve être presque toujours en réalité le mouton laissant une partie de sa laine aux buissons de la police ou de la cour d'assises, auprès desquels il s'est frotté. Véritable

phénix, né d'une souscription prolétariopatriotique, qui meurt, renaît pour mourir, et renaître encore jusqu'à l'éternité, probablement.

Celui-là, on le sait, a levé le drapeau de l'égalité absolue, de l'émancipation des prolétaires, de la dissolution du corps respectable des sergents de ville, et de la souveraineté de quiconque peut se flatter d'être né citoyen frrrrrrançais.

Et nous nous flattons de l'être assurément... d'être né, et non pas d'être sergent de ville ni radical, ni monarque.

Ces quatre divisions se subdivisent en une multitude de fractions qui se querellent, se détestent, s'injurient et se gourmandent quelquefois ; mais que nous nous garderons de signaler longuement. Dans les *juste-milieu*, vous voyez les 15 avril et les doctrinaires ; chez les dynastiques, les barrotistes et les puritains ; chez les légitimistes, les partisans de la commune au moyen-âge et les absolutistes purs ; les radicaux, enfin, sont partagés en républicains de diverses nuances, en socialistes de diverses écoles, en babouvistes, communistes, etc., etc., etc., et vingt-cinq pages encore d'*et cætera*.

Mais les luttes intestines qui se manifestent dans chaque opinion, altèrent peu le caractère de la polémique de ces journaux, et ne change rien à l'aspect physiologique du journaliste.

Bien qu'ils n'entrent point dans le cadre que nous [nous sommes tracé, nous enregistrons, pour l'acquit de notre conscience d'auteur ( et quel écrivain doit être plus consciencieux qu'un physiologiste? ) les journaux non politiques qui pullulent dans les villes de province, depuis les petites-affiches jusqu'au journal de l'académie scientifico-littéraire, véritables antipodes, termes extrêmes, pôles opposés du journalisme.

Dans les régions intertropicales et sous diverses climatures, viennent se placer, plus ou moins réchauffés par le talent et par le style, le journal l'agricole, le séricicole, l'horticole, le viticole, le vinicole, l'arboricole, et vingt autres de désinences gréco-latines, huronnes où iroquoises, car chaque branche de l'activité humaine a pris un tel développement, que les spécialités du journalisme se multiplient à l'infini. Déjà nous avons à Paris le journal des tailleurs, celui des marchan-

des de modes ; le journal des maires de village et des gardes-champêtres ; le journal des nourrices, des maîtres d'école et des bonnes d'enfants ; avant un an nous aurons le journal de l'agent de police et du floueur : la spéculation sera bonne !

Puis la province vous présente avec orgueil son journal de théâtre, qui, mince et fluet, se glisse modestement au parterre durant l'entr'acte, pour lever sa légère contribution sur les spectateurs, amateurs nés des logogriphes et des charades, et enfin sous l'équateur même, la feuille de critique littéraire et de mœurs, laquelle, semblable au carabin armé de son scalpel, taille au vif, avec plus ou moins de bonheur et d'esprit, dans les vices, les travers et les ridicules de la petite société locale.

---

## V.

### **L'Abonné et le Personnel de l'Entreprise matérielle.**

**S**i vous entendez retentir les quatre murs du bureau d'abonnements de ce journal du nom d'un personnage que l'on proclame tout pétri de mérite

et de vertus, d'un particulier que l'on signale à votre admiration comme le meilleur des époux, le plus tendre des pères, le plus fidèle des amis, le plus courageux des citoyens, comme l'industriel le plus intelligent, le négociant le plus probe, le plus intègre magistrat, dites sans hésiter : « Ce monsieur-là est abonné au journal. »

L'abonné est, aux yeux de l'entreprise, le résumé de toutes les perfections humaines..... c'est-à-dire jusqu'à l'époque fatale du désabonnement; car le désabonné est, tout juste, la contre-partie de l'abonné : c'est un sot, un âne, un misérable, tout ce que vous voudrez; il a perdu sa brillante auréole; il n'est plus abonné, donc il ne vaut pas le diable.

Il faut comprendre et justifier, sinon le dénigrement du désabonné, du moins l'enthousiasme qu'inspire l'abonné. Qu'est-ce que l'abonné ?.... Sous le rapport moral et financier, c'est la base et la colonne de l'édifice d'une feuille périodique, c'est la clef sans laquelle la voûte croûlerait avec fracas.

Des capitalistes fondent un journal, par exemple, c'est fort bien ! il brillera, quelques jours, quelques mois ou quelques

années, selon le nombre et la quotité des actions ; mais soyez sûr que cette lueur s'éteindra si l'abonné n'apparaît en définitive, comme le *Deus ex machinâ* du théâtre, pour lui dire : vivez !

La pensée directrice d'un journal de province, quand toutefois ledit journal a une pensée quelconque, ce que la charte constitutionnelle lui permet parfaitement, part, le plus souvent, du registre des abonnements. Nous ne voulons pas, gardez-vous de le croire, lui en faire un reproche d'indignité. Nous avons été nourris dans la crainte de Dieu, dans le respect des bons gendarmes et dans l'amour des abonnés.

Problème :

L'intervention plus ou moins morale de l'abonné, dans la direction d'une feuille, peut-elle être fâcheuse ?

Solution :

Oui, quand elle se rapporte aux personnes ; non, quand elle se rattache aux principes ; elle est, en ce cas, très-souvent salutaire.

Digression :

L'abonné, dans la plus large dimension du mot, c'est le public ; or, si le public

est sujet à l'erreur, à la passion comme l'individu, s'il casse les vitres, brise les réverbères, dépave les rues, s'il joue aux émeutes, aux révolutions, c'est très-rare... — une fois ou deux chaque siècle, tout au plus ; il n'est donc pas coutumier du fait, comme le gibier de police qui encombre nos carrefours à la moindre agitation publique. D'ailleurs, le sentiment de la vérité, lequel est celui de son intérêt bien entendu, finit toujours par prévaloir, chez le public, sur la passion et le mensonge.

L'abonné provincial est, de sa nature, archi-pacifique ; car il possède, et la guerre peut le déposséder ; il aime l'ordre, car le trouble ruine son commerce et son industrie, fussent un commerce de petits pâtés, une industrie de briquets sans phosphore. Il veut le respect de la propriété et des lois de la famille ; car il est propriétaire d'une vigne à la barrière, d'un château ou de champs fertiles, et n'entend pas que sa fille, déjà nubile et fort bonne à marier, ma foi ! se proclame à quelque jour, grande prêtresse de St-Simon.

Conséquence :

L'abonné (ou le public) est donc un guide sûr pour la presse en ce qui touche à la conservation des principes de la société. Telle feuille, que vous savez en effet, qui s'était laissé entraîner, par de mystérieuses intrigues, dans une voie funeste à ces principes et à elle-même, a été ramenée sur le droit chemin par les conseils ou la censure de ses abonnés.

Nous concluons :

La direction d'une feuille de province par le livre des abonnements, malgré ce qu'elle offre de lenteurs et d'incertitude, vaut infiniment mieux que celle de la plupart des feuilles métropolitaines qui se font les organes d'une coterie ou les instruments d'un ambitieux.

Le propriétaire du journal est, généralement, un brave imprimeur, bien plus sûr appréciateur des caractères typographiques que du caractère humain, dont cinquante ans de labeurs nocturnes ont blanchi la tête et noirci les doigts, qui regrette amèrement l'heureux temps où sa feuille, modeste et retenue dans les minimales proportions de l'in-quarto, lui produisait, sans la moindre sollicitude, sans le plus léger effort de génie, d'énor-

mes bénéfiques, et qui, tout en luttant contre les difficultés du journalisme moderne, dont il comprend peu du reste la nature et l'étendue, aspire au retour impossible de l'âge d'or de la presse provinciale.

Nous n'examinerons pas en détail le personnel attaché à la partie matérielle du journal : après le propriétaire-éditeur et imprimeur, c'est, depuis le prote jusqu'à la plieuse, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga d'une imprimerie, une longue kyrielle d'employés enfumés, de fonctions et d'attributions diverses ; braves gens, asservis au joug de la périodicité, qui, comme les esclaves de l'antiquité, ont à peine deux jours dans l'année où il leur soit permis de jouir de leur libre arbitre, de prendre leurs coudées franches sous les frais ombrages d'une promenade, de se mêler, grâce à l'elbeuf, au public du Tortoni local,



de savourer, sous les treilles d'une guinguette, une gibelotte de lapin plus ou moins sincère, ou, enfin, de s'empiler, pendant cinq mortelles heures, dans les régions supérieures d'un théâtre.

Ce qui est la vie, ce qui est l'âme et l'esprit d'un journal de province dont le principe originel est toujours celui d'une entreprise industrielle, c'est sa rédaction.

---

## VI.

### La Rédaction.

**L**A rédaction d'une feuille départementale est plus ou moins considérable, selon que la localité est plus ou moins importante.

Figurez-vous un rédacteur de journal à Pézenas ou à Quimper-Correntin, avec ses soixante-quinze abonnés ; jugez de son pitieux sort et dites-moi, la main sur la conscience, si les lazzaroni qui se chauffent au soleil de Naples, si l'artiste qui vient au coin du carrefour enduire vos bottes d'un vernis translucide, si les gredius qui pourrissent dans les bagnes de Brest et

de Rochefort ne sont pas plus fortunés que lui ?

D'abord, le pauvre diable est forcé, comme maître Jacques, de conduire le char ou plutôt la charrette embourbée de la rédaction politique.

Puis, vous le voyez descendre dans les cuisines de la chronique, pour y accommoder, au goût plus ou moins saugrenu de ses lecteurs, la sauce piquante des *faits-divers*.

Puis, enfin, il faut qu'il remplisse jusqu'au comble les cavités du feuilleton d'une critique acerbe contre ce polisson de Racine ; car, au moment où la rénovation du genre classique s'opère dans les grands centres intellectuels, le choléra du romantisme atteint les petites localités.

Dans les villes de premier ordre, la rédaction se présente avec un caractère plus grave, plus imposant ; elle est plus nombreuse.

Voici d'abord son chef, personnage on ne peut plus sérieux, qui tient, lui sept ou huit centième, le sceptre de la publicité politique départementale, exclusivement chargé des distributions d'éloge et de blâme aux hommes et aux choses, au

gouvernement et aux partis, dans la première page du journal.

A côté, ou plutôt un cran au-dessous, quand l'entreprise est assez riche pour faire cette dépense de luxe, se pose le sous-rédacteur, ordinairement grand enfileur de phrases, véritable hors-d'œuvre, moucheron du coche qui bourdonne autour de vous à vous rendre sourd, qui a tant fait des pieds et des mains qu'il est parvenu à la fin à s'accrocher à quelque branche parasite du grand arbre de la rédaction politique ; écrivain dont le style est le vin à quatre sous du journal ; auteur riche de mots, pauvre d'idées, qui se sait nul, qui se dit profond, et qui n'est que vide ; vous ne connaissez que cela parbleu !

Au demeurant, bon diable !

Le sous-rédacteur, c'est le blagologue officiel du journal, c'est lui qu'on charge spécialement de parler pour ne rien dire et, là où il existe, il faut qu'il parle tous les jours..... Dam ! c'est dans sa nature !

Il possède, on le voit, une précieuse faculté : celle d'allonger les courroies du *petit-romain* selon les besoins du *metteur en pages*. Qu'y a-t-il de nouveau, dit au

moment du dépouillement des journaux de Paris, le chef de cette rédaction dont l'activité brouillonne produit peu, et qui laisse volontiers le fort du labeur au pauvre diable ?



— Mais, rien absolument. — Eh bien ! mon cher, faites-moi deux colonnes là-dessus. Le sous-rédacteur en fait quatre sans reprendre haleine, et bien dignes du sujet, encore !

Vous avez lu ce matin, dans le *Journal des Débats*, cette phrase incidente toute simple, toute vraie d'expression et de pensée : « La monarchie constitutionnelle est le seul port de salut de la France ; à son abri, l'ordre, la fortune et la liberté du pays sont assurés. »

Demain, notre homme nous dira dans une paraphrase banale :

Savez-vous quel est le port de salut de la France, de cette belle France, de cette grande France, de cette noble France ; mais un port dont les eaux ne sont point agitées par la tempête des révolutions, un port large, spacieux, commode, où le vaisseau de l'État ne craint jamais de chavirer ? Eh bien ! moi, je vais vous le dire : ce port, ce n'est pas l'absolutisme, cet odieux absolutisme, cet infâme absolutisme, cet exécrationnable absolutisme qui amène des réactions sanglantes ; ce n'est parbleu pas non plus le despotisme militaire, despotisme aveugle, terrible, qui provoque les invasions de l'étranger, invasions épouvantables qui engendrent la ruine du pays, ruine fatale qui affame les populations, populations qui.....etc., etc. ; ce n'est pas plus la république américaine qui menace

de s'écrouler, que la constitution du Grand-Turc qui n'est qu'une farce diplomatique ; non, ce n'est point tout cela, lecteur, mais j'ai découvert ce que c'est, moi : c'est la monarchie constitutionnelle ! c'est sous son égide aussi tutélaire que le bouclier de Minerve, que le pays trouvera la liberté, la fortune et l'ordre, ces trois grands biens après lesquels nous soupironons, moi, vous, nous, eux, tout le monde enfin, sans parler des autres.....

Comme le *Journal des Débats* est mesquin et plat auprès de cela !

Si vous le rencontrez dans la rue par la neige ou la pluie, il se saisira de la manche de votre paletot et vous gardera deux heures sous la gouttière, pour vous dire, avec un flux intarissable de paroles, quoi ?..... que le thermomètre a baissé de deux degrés la nuit passée.

Si vous lui dites avoir mangé à votre déjeuner du fromage à la crème dont vous êtes idolâtre ( et qui n'est pas idolâtre de cet estimable comestible quand il est suffisamment édulcoré ! ) Du fromage à la crème, s'écrie-t-il, en homme qui a lu la veille l'article *fromage* et l'article *crème* du dictionnaire de la conversation et de la

lecture, prêt à entamer une discussion pantagruélique dans laquelle il ne vous laissera pas placer quatre monosyllabes?... — Eh! pourquoi pas, je vous prie?... — Comment vous avez le goût du fromage à la crème! voilà qui est drôle, mirifique, mirobolant..... Je me demande comment on peut manger du fromage à la crème!.. Mais, mon cher, songez donc que rien n'est moins apéritif et plus nauséabond que cet aliment lactique. — Permettez!... — Oh! je ne vous permets pas d'aimer le fromage à la crème! fi! porter dans un cœur d'homme les passions d'une petite fille; car le sucre de pomme et les poupées, les tartines de confitures et le fromage à la crème, voilà ce qui préoccupe uniquement cette partie si intéressante et si enjuponnée du genre humain que l'on appelle une petite fille. — Mais... — Mais savez vous que le fromage à la crème donne de la bile, épaisit le sang, détruit l'élasticité des fluides vitaux.... — Cependant.... — Cependant, vous ignorez ce qui compose ce poison que l'on appelle vulgairement la crème : la stéarine, l'éloïne, une substance colorante jaune, des acides butyrique, lactique, acétique et carboni-

que ; le chlorure de potassium, le phosphate de chaux, le.... — Mais, après tout, monsieur, si c'est mon goût!.... — Ah! dam!.... je ne dis pas.... au fait! si c'est votre goût!.... des goûts et des couleurs.... vous savez.... et puis je ne vous blâme pas, moi!.... la saveur du fromage à la crème est du reste assez agréable.... c'est doux ; c'est onctueux, rafraichissant; savez-vous que c'est très-salutaire, le fromage à la crème ; je vous assure que j'en mange avec délices, quelquefois, souvent, tous les jours ; je ne conçois pas qu'on puisse ne point aimer le fromage à la crème.

Conclusion bien digne de l'exorde!

Vient ensuite le rédacteur de la chronique, personnage initié à tous les mystères de la police municipale ; véritable furet, qui, comme le solitaire, est partout, entend tout et sait tout.... hormis une infinité de choses.

C'est à lui qu'il faut vous adresser pour savoir la grosseur exacte de l'aérolithe tombé du ciel hier durant l'orage ; c'est lui, accusateur public des peccadilles de l'autorité municipale, qui dénonce au tribunal du lecteur, l'obscurité traditionnelle

des réverbères, le mur chancelant de la maison voisine, la pierre laissée comme casse-cou sur la voie publique ; il vous annoncera, à heure et jour précis, l'arrivée de la grande ménagerie, l'arrestation des tapageurs nocturnes et l'exécution du Lacenaire ou du Papavoine de l'endroit.

Le *Canard* est l'œuvre de prédilection du chroniqueur, comme l'article de fonds est celle du rédacteur en chef. A ce mot, le lecteur alléché, croit aspirer déjà le parfum du volatile aquatique de ce nom quand il est baigné d'une bonne sauce aux navets, ou qu'il sort tout doré de la rôtissoire. Nous nous hâtons de vous dire, mon cher monsieur, que rien ne ressemble moins à la gent emplumée décrite par les naturalistes,



que le *canard* du chroniqueur. C'est tout simplement une fable, affublée, tant bien que mal, d'un manteau de vraisemblance.

Exemple :

On a découvert dans les environs de Carpentras des ossements fossiles humains, d'une structure toute particulière ; il paraîtrait qu'ils remontent à un temps plus reculé encore que l'époque anté-diluvienne : la société des arts et sciences de ladite ville a décidé qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à cette race primitive d'hommes, qui, selon J.-J. Rousseau, marchaient à quatre pattes.

Canard !

Sa Majesté la reine Victoria, en souvenir de ses relations de bonne amitié avec M<sup>lle</sup> Felix Rachel, vient d'accorder des lettres de noblesse à tous les Israélites de son empire, et de créer M. de Rotschild, roi de Jérusalem, sous le nom de Salomon II.

Canard !

Le célèbre arithméticien, M. le baron Charles Dupin, s'offre aux suffrages de l'Académie française avec un poème épique sur le calcul décimal et les mesures métriques.

Canard !

M. le vicomte d'Arincourt a fait un nouveau roman, dans lequel l'on n'a pas remarqué la moindre inversion.

Canard !

La Physiologie du Journaliste de province est un ouvrage dépourvu de sens, de profondeur et d'esprit qui n'a pas trouvé le plus minuscule succès dans notre ville.

Canard !

Le rédacteur de la partie commerciale est une spécialité qui n'appartient guère qu'aux journaux de premier ordre des grandes villes, car ses fonctions, fort importantes sur les places de commerce, se réduisent à dresser la mercuriale des marchés dans les petites villes.

Indépendamment de cette rédaction officielle, il gravite toujours autour du journal une rédaction plus ou moins officieuse, plus ou moins fashionable et intelligente, mais toujours pleine de bon vouloir, où se recrutent de temps en temps les phalanges militantes de la rédaction politique ; mais nous ferons abstraction des divers personnages que nous venons de signaler, pour les résumer dans un seul, dans le rédacteur principal, en faisant observer toutefois que la diversité

des caractères que nous lui prêterons, indique suffisamment qu'il doit être considéré comme un type et non comme une individualité.

## VII.

### **Le Rédacteur.**

**L**e rédacteur du journal de province, (et nous ne parlons, bien entendu, que de celui qui a fait ses premières armes dans la presse départementale, qui appartient au terroir, et non des flibustiers du journalisme expédiés par les compères de Paris); le rédacteur a fait ordinairement un long stage dans la feuille confiée aujourd'hui à ses soins.

On naît artiste, on naît poète, on naît administrateur, on naît bottier, débardeur, agent de change; on ne naît pas plus journaliste que garçon de café ou de restaurant. Indépendamment des dispositions naturelles, il faut beaucoup d'études, beaucoup d'expérience des goûts, des caprices, des exigences du public, pour

exercer d'une manière satisfaisante ces deux ou trois estimables professions.

Le rédacteur a fait son apprentissage en rimant des alexandrins à la liberté, la vierge aux bras nus, au front échevelé, au regard austère, ou bien en alignant proprement des strophes musquées en l'honneur de la naissance de M. le comte de Paris, ou bien encore, en traitant ces questions économique-politico-antithétiques : *du paupérisme dans les pays riches ; de l'aristocratie dans les états populaires*, ce qui n'a pas manqué de lui aplanir les voies, en lui faisant une certaine réputation d'écrivain grave.

Du reste, il est tout imprégné de l'esprit de son journal, et parfaitement initié aux arcanes de sa politique.

Si sa position n'est pas aussi brillante que celle de ses confrères de la capitale, elle est plus sûre. A cheval sur la confiance et l'estime de ses lecteurs, sur l'affection de son propriétaire, obtenues, des uns par sa sincérité politique, de l'autre parce qu'il subordonne toujours son propre intérêt et sa propre convenance aux convenances et aux intérêts de l'entreprise ; vous pouvez le considérer comme attaché, viagère-

ment, aux destinées de son journal... hormis le cas, cependant, et il se présente parfois, nous en savons quelque chose, où maint joueur de gobelets politiques vient l'escamoter comme une muscade. Généralement ses convictions sont vives, sincères ; il n'ambitionne rien moins que de marcher sur les traces des grands publicistes qui ont illustré la carrière des Châteaubriand, des Benjamin-Constant, des Henri Fonfrède, des Carrel. S'il est sujet aux migraines, aux insomnies, c'est que les lauriers de ces sommités du journalisme le tracassent, c'est que leur gloire l'empêche de dormir.

Le rédacteur provincial est un être excessivement moral, c'est une justice que nous nous plaisons à lui rendre. On trouve en effet peu d'exemples dans la presse départementale, de ces honteuses palinodies, de ces scandaleux marchés de conscience qui se produisent ailleurs ; et pourtant, il a bien sa valeur, je vous prie de le croire.

A quelque parti qu'il appartienne, du côté de l'erreur ou de celui de la vérité, il est au moins de bonne foi ; je crois, le diable m'emporte ! que, comme les pre-

miers chrétiens, il souffrirait d'être jeté aux bêtes (et sur quelque point de l'horizon politique qu'il soit placé, les bêtes ne manquent pas autour de lui), plutôt que de désertier ses croyances, tant elles ont de verdeur et d'énergie. C'est beau !

Malgré la sécurité de sa position et la placidité de sa conscience, le rédacteur s'abreuve souvent à la coupe d'amertume dans cette rocailleuse carrière, où il faut être sans biais, sans terme moyen, ou un très-adroit honnête homme, ou un très-impudent coquin.

Laubardemont disait : dans dix lignes, de l'être le plus inoffensif, je me fais fort de trouver un texte d'accusation suffisant pour le faire pendre ; or, je vous demande un peu, combien de colères, de haines, d'accusations doivent s'amonceler chaque jour sur le pauvre diable de rédacteur, dont le métier est d'écrire, sur tout et toujours, des pages entières, qu'il livre dans son journal aux malignes interprétations du public ?

---

## VIII.

**Le Cabinet de Rédaction.**

**V**ous êtes entré plus d'une fois, sans doute, dans le cabinet de quelque amateur d'antiquités ; de l'un de ces bonnes gens qui transmutent, le plus bénévolement du monde, leurs napoléons d'or et leurs pièces de cinq francs en sous de cuivre déterrés dans un champ où la rouille les rongeat depuis dix siècles ; de ces fanatiques de vieilleries qui vendraient volontiers leur maison de ville et leur habitation des champs pour pouvoir acheter quelques pierres enlevées d'une mesure grecque ou romaine. Si vous avez visité le cabinet d'un antiquaire, vous avez une idée de celui du journaliste : même désordre, même confusion, même incohérence dans la disposition des choses ; avec cette différence cependant que, dans celui-là, tout porte le cachet de la vétusté, et que les objets qui encombrant celui-ci sont on ne peut pas plus modernes.

Tout ce qui y frappe vos regards est d'aujourd'hui ou d'hier, soyez en sûr ; il

vous faudrait soulever des montagnes de papier noirci pour découvrir le journal d'il y a un mois et la brochure de l'an passé ; ce ne sont que des œuvres plus ou moins volumineuses, plus ou moins saugrenues, de la plus triste et de la plus fugitive actualité, qui, y compris les siennes bien entendu, entourent notre Journaliste.

Le cabinet de rédaction n'est autre chose qu'un cimetière où viennent s'enfouir, jusqu'au jugement dernier qui s'opère pour elles dans la boutique de l'épicier du coin, toutes les sottises, toutes les platitudes journallement imprimées en France ; c'est dans sa dimension exigüe, un tableau frappant, un résumé complet des destinées humaines : ces livres, ces écrits, ces articles de journaux brillent d'une lucur éphémère, ils occupent, un jour durant, les mille voix de la renommée, et s'éteignent quelquefois, avant le soir, dans un éternel oubli !

Grand sujet de réflexions philosophico-morales !

N'est-ce pas là, en effet, lecteur, le sort de presque toutes les œuvres et aussi de presque tous les hommes, sans excepter leurs femmes et leurs moutards de tout

sexe et de tout âge, depuis le crocheteur jusqu'au prince !

O vanité du bruit et des grandeurs !

César n'a point d'asile où son ombre repose !....

Soyez donc un César ; bien plus, soyez donc journaliste, après cela !!!

Je me permettrai de vous adresser une question : connaissez-vous la pièce du *Père de la Débutante*?.... Allons, vous la connaissez ; vous y avez remarqué le portrait merveilleusement encadré de mon Journaliste, et cela m'affranchit du devoir de vous en tracer une copie.

Il est bon seulement de faire remarquer au lecteur que la calotte grecque brochée d'or et la robe-de-chambre à ramage sont les attributs essentiellement distinctifs de tout membre d'une rédaction quelconque, quand il est dans son appartement (garni ou non).

A l'heure du courrier, quelle qu'elle soit, vous voyez se grouper autour du rédacteur un certain nombre d'habitues, affamés de nouvelles et sur lesquels l'aspect de cette table chargée des journaux du jour exerce autant d'attrait que la table aux mets succulents d'un gala ministériel

sur la multitude de nos sommités gastro-nomico-politiques.

La journée du rédacteur commence à l'arrivée de la malle-poste de Paris ; les locomotives élégantes de M. Conte sont la providence du journal de province, par cette raison péremptoire que leurs coffres renferment son pain quotidien ; leur passage régulier à travers les murs de la localité est réellement la condition *sine quâ non* de son existence du lendemain ; si le courrier se casse une jambe en route, ou la malle, un essieu, c'est tout au plus un petit malheur ; le grand, l'irréparable malheur, c'est que journalistes et lecteurs sont réduits à la portion congrue, au vin du cru ; or, c'est là, je vous jure, une fort maigre pitance !

A part les articles de fonds dont l'inspiration lui appartient, la muse politique du Journaliste trouve un sujet très-varié d'inspirations au dehors, soit dans les actes du Gouvernement et des Chambres, soit dans l'appréciation plus ou moins équitable qu'en font les feuilles de Paris.

L'article de fonds, c'est, nous l'avons dit, l'œuvre de prédilection du Journaliste ; aussi, ne manque-t-il jamais de pro-

voquer sur cette œuvre le jugement de ses amis ; c'est, après la série d'articles insignifiants du sous-rédacteur, le coup de pistolet, la fusée, le tocsin que le Musard du journal tire, lance ou sonne au milieu de ses quadrilles pour réveiller son auditoire.

Aussi avec quel soin tout particulier il le médite, l'écrit et le corrige ; avec quelle sollicitude il lui choisit un titre à effet, propre à captiver l'attention du lecteur ; l'écrivain politique méprise souverainement cet adage populaire : *A bon vin point d'enseigne* ; il met une enseigne à son article de fonds ; il a autant de foi dans la toute puissance du titre que vous et moi d'incrédulité aux protestations d'amitié de prétendus personnages politiques.

Les autres articles viennent au bout de la plume et reproduisent, avec l'addition d'idées plus ou moins neuves, selon que l'auteur est original ou plagiaire, les débats de la presse de Paris, projectiles lancés de loin dans la mêlée des combattants qui attaquent et défendent le pouvoir et qui ne portent guère !

Aussi, ces articles sont-ils élaborés par le sous-rédacteur dans les entreprises qui

ont eu le bonheur d'enrichir leur collection de cette précieuse et drôlatique individualité.

A peine les bandes de cette myriade de feuilles que le facteur vient de déposer sur son bureau sont-elles brisées, que le rédacteur se met à en dévorer la substance; il émarge les articles le mieux assaisonnés au goût de l'abonné : se permettant, s'il est *juste-milieu*, la citation du *Courrier-Français* pour prouver son indépendance, et, s'il est opposant, la demi-colonne des *Débats* ou de la *Presse* pour attester son impartialité ; mais ce fait est très-rare. Puis, il place au rang des *en cas* les anecdotes, les nouvelles et les cancan parisiens ; il taille, il rogne, selon les nécessités de la politique du jour, ses correspondances qu'il appelle *particulières*, et qui ne sont guère en effet adressées qu'à sept ou huit cents journaux tous les jours, pas davantage !

Enfin, l'heure arrive de prendre la plume ; déjà, le *compositeur* est à sa *casse*, demandant à grands cris la *copie* ; c'est alors que commence pour le rédacteur une série de tribulations qui doit durer jusqu'au milieu de la nuit la plus noire ;

mais il ne faut pas moins que deux ou trois chapitres spéciaux pour les enregistrer, même sommairement.

---

## IX.

### **Les Tribulations du Journaliste.**

**N**ous avons eu quelque velléité de faire un chapitre *ad hoc* sur une cause quasi permanente de tribulations pour la presse provinciale, et la plus terrible assurément : ce qu'on appelle les crises ministérielles.

Après avoir bien étudié la question, l'avoir envisagée par devant, par derrière, sur toutes ses faces, creusée dans toutes ses profondeurs, nous avons reconnu que, au lieu d'un chapitre, il nous faudrait un gros volume pour en raconter toutes les péripéties.

Nous remettons cela à une autre occasion et nous nous bornons à signaler sommairement l'effet de ces crises.

Au premier bruit d'une déconfiture ministérielle, le front du journal opposant

s'épanouit, un brillant horizon s'ouvre devant lui, il aperçoit le pouvoir en perspective, il calcule complaisamment les chances qui s'offrent à ses amis pour le saisir, et n'hésite pas à les représenter comme les seuls capables, en entrant aux affaires, de pulvériser les *difficultés de la situation*. Le *juste-milieu* pâlit, au contraire; trois jours de crise suffisent pour creuser, pour décolorer ses joues naguère si pleines et si rubicondes; la quiétude de sa vie est profondément troublée. Hélas! la crise, c'est pour lui, durant la veille, une épée de Damoclès suspendue sur sa tête par un fil de coton anglais du plus haut numéro; c'est, pendant son sommeil, le plus épouvantable cauchemar qui jamais ait pesé sur une poitrine d'homme. Cela dure un mois ou six semaines pendant lesquels on attend, chaque jour, le courrier de Paris avec la plus cruelle anxiété, pendant lesquels on interroge, avec angoisse, le télégraphe toujours actif, toujours moqueur et toujours muet, pendant lesquels on se donne au diable, enfin, jusqu'à ce que quelque combinaison bâtarde vienne mécontenter tout le monde.

Aucun de ses amis n'est nommé : voilà pour l'opposant ; M. le ministre de l'intérieur est changé : voilà pour le *juste milieu*. Triste événement ; car il est excessivement difficile au pauvre diable de se ménager l'amitié de celui qui arrive sans s'attirer le reproche d'ingratitude de celui qui s'en va.

Provoquez donc des crises ministérielles, pour obtenir de si pitoyables résultats !

Quelquefois, l'atmosphère politique est au calme plat ; vous n'apercevez pas sur l'horizon le moindre nuage, la vapeur la plus légère ; le journaliste est au désespoir ; il se souffleterait, il s'arracherait volontiers le toupet comme Jocrisse, n'était qu'il n'en a pas (physiquement parlant).

C'est alors, si le concours de la blagologie du sous-rédacteur lui est refusé, qu'il se jette dans les abstractions de la philosophie, qu'il reprend, en sous-œuvre, les questions d'économie ou d'intérêt local qu'il a déjà cinquante-sept fois traitées sous ces titres : DU POUVOIR, OU : DU PEUPLE, OU : DE LA TRUFFE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS POLITIQUES, HYGIÉNIQUES ET SOCIAUX, OU DE L'INFLUENCE DES BOUTONS DE GUÈTRES SUR LA SANTÉ DE L'ARMÉE D'AFRI-

QUE, OU : DU CHEMIN DE FER, OU : DU CANAL, etc., etc., questions dont la solution, malgré ses arguments vainqueurs, est toujours si vainement attendue.

Mais voici que bon nombre de ses lecteurs, aussi accoutumés à la surexcitation intellectuelle que provoque la polémique distribuée quotidiennement, que le débardeur à la surexcitation physique du petit verre matinal de trois-six ou de *casse-poitrine*, que l'abonné de l'Opéra au tapage métallique de Meyer-Beer, voici qu'ils s'impatientent de ce long chômage.

Pour les satisfaire, le publiciste laboure en tous sens la presse parisienne, départementale, étrangère..... Ce terrain reste sec, stérile..... rien absolument.

Que diable ! cherchons encore ; si ce n'est en France ou en Europe, que ce soit en Chine, à Madagascar, au bout du monde et plus loin même, afin de découvrir quelque atôme d'agitation dont nous puissions, pour leur plaisir, faire une montagne !

Rien encore.

Une voile ! une voile ! s'écrie le marin qui se noie en pleine mer, quand il aperçoit l'esquif sauveur. Un sujet ! un sujet !

s'écrie le journaliste qui vient de lire, dans les *faits Paris* d'une feuille plus ou moins véridique, la nouvelle suivante, nouvelle fausse et burlesque cette fois, mais malheureusement très-souvent plus sérieuse et plus vraie : « Un individu qui » s'était approché de l'un des carrosses du » roi, un placet à la main, a été immé- » diatement arrêté.... il portait un canif » dans sa poche ! »

Alors sa verve se réveille, son esprit s'enflamme ; juste milieu ou opposant, son lecteur n'a qu'à se bien tenir : il n'échappera pas à la série d'articles que le rédacteur se propose d'élaborer sous ce titre d'une longueur démesurée :

« DE LA NÉCESSITÉ DE DONNER DE NOUVELLES GARANTIES A LA ROYAUTE PAR UN SYSTÈME DE RÉPRESSION PLUS ÉNERGIQUE. »

Ou bien :

« DE LA NÉCESSITÉ DE POPULARISER LE TRONE PAR DE NOUVELLES CONCESSIONS A LA DÉMOCRATIE. »

Il a fermé sa porte ; il s'est fait céler ; sa plume frémit dans ses doigts, son encre bouillonne d'impatience. Cependant, s'il a compté sur quelques heures de répit, il a compté, non précisément sans son hôte,

mais sans ses amis, et le rédacteur de journal a toujours beaucoup d'amis..... c'est-à-dire tant qu'il tient le sceptre de la publicité.

Il commence donc, et voici comme :

« Nous allons prouver que de nouvelles  
» rigueurs pénales sont indispensables  
» pour assurer le salut de la royauté. »

Ou bien :

« Nous allons prouver, par l'argumen-  
» tation la plus serrée, que le trône, at-  
» taqué dans un somptueux équipage,  
» n'aura de sécurité qu'en se dépouillant  
» de cet entourage aristocratique, qu'en  
» allant à pied. »

A peine a-t-il tracé ces premières lignes, qu'un de ces bons amis dont nous avons parlé plus haut, forçant la consigne, entre dans son cabinet.

— Je vous dérange peut-être ? — Au contraire ! (formule accoutumée qui ne veut pas dire : vous n'arrangez !) — Deux mots seulement, mon cher ! votre temps est trop précieux pour que je veuille en abuser..... Eh ! mon Dieu, est-ce que moi-même je ne sais pas le prix du temps ! J'ai si peu de loisirs et tant d'affaires !... Nous autres, gens occupés, ce que nous

redoutons le plus, ce sont les visites des oisifs, les interruptions des flaneurs, des fâcheux.... Je n'ai jamais ri de si bon cœur qu'à la représentation de la comédie de Molière qui porte ce nom... excellente pièce, bien qu'en simples scènes dialoguées ; mais quelle finesse d'observations ! comme la nature y est prise sur le fait ! Et lui donc ! Molière ! quel auteur, hein ? Ma foi ! celui-là n'a pas volé la statue que le conseil municipal de Paris lui a votée.... Mais ne vous dérangez donc pas, écrivez toujours ; je vais vous conter mon affaire, et votre article ira son train..... Est-ce que César ne dictait pas à quatre secrétaires à la fois ? c'était diablement plus difficile..... Oh ! je ne veux pas dire que vous ne soyez de cette force-là ; bien au contraire !

L'importun se retire après une demi-heure de bavardages, et sans avoir raconté *son affaire* ; le rédacteur reprend la plume et continue : Oui, des lois rigoureuses sont nécessaires....ou bien....

Oui, cet entourage est funeste... — Oh ! parbleu ! de gré ou de force j'entrerai : j'ai le droit d'entrer dans le bureau de rédaction du journal, que diable ! j'y suis

attaché (au journal) d'affection je veux dire : je suis abonné, et je réclame.

Règle générale :

On ne renvoie jamais, sans une satisfaction quelconque, l'abonné qui réclame.

— Eh bien ! mon cher monsieur, dites-moi l'objet de vos plaintes ; je me flatte que ce n'est pas la ligne politique que nous suivons ? — Monsieur, je vous prie de croire que je ne m'occupe jamais de politique ; la politique, c'est des bêtises... je viens me plaindre d'une insulte, Monsieur, d'une insulte faite par votre journal au corps d'état auquel j'ai l'honneur d'appartenir... Je suis marchand de bonnets de coton, Monsieur, et l'on nous a infligé, dans votre feuilleton de ce matin, l'épithète injurieuse d'*épiciers* ! !.... *Épiciers* ! *épiciers* ! on sait ce que cela veut dire... or, je vous le déclare, nous nous désabonnons, tous mes confrères et moi, si vous ne faites un *erratum*. A cette menace, le journaliste pâlit, rougit ou jaunit, selon qu'il est sanguin, billicieux, ou lymphatique ; le désabonnement, c'est pour lui la tête de Méduse ! Mais comment faire un *erratum* ? quelle profession substituer à celle de notre estimable abonné, dont nous ne

choquions point également l'ébouriffante susceptibilité ? C'est le diable !

*L'erratum* est promis, cependant ; l'irascible bonnetier déloge, et le rédacteur revient à ses moutons, c'est-à-dire, à son article :... Où en étais-je?....

« Oui, des lois rigoureuses....(ou bien): oui, cet entourage....

Entre tout-à-coup, en faisant des salamales à l'infini, un nouveau personnage, à l'habit râpé, au teint de pomme cuite, aux cheveux gras et plats.

Celui-ci n'a rien moins découvert que la pierre philosophale, ou la quadrature du cercle, ou quelque autre impossibilité semblable: le moyen, par exemple, de diriger dans les airs une locomotive à vapeur de deux mille quintaux; en voilà une invention! il développe ses procédés dans un exposé confus qui dure deux heures. Or, il ne lui manque plus, pour tenter son expérience, que la somme totale de dix mille francs soixante-dix-sept centimes ; il a trop de réserve pour la demander à M. le Rédacteur, assurément ; mais il sollicite de son goût éclairé pour les grandes choses, de son patriotisme (car en cas de refus, l'homme de génie portera sa découverte

aux Anglais), une réclame qui fixe les regards des capitalistes sur sa merveilleuse invention.

Ce n'est pas tout.

Voici un membre de cette famille irritable des poètes, *genus irritabile*, qui vient, bouffi de colère et d'orgueil, lui demander raison de l'oubli où l'on a laissé son œuvre : *Les Soupirs de l'âme*, *Les Camélias* ou *Les Rhododendrum du cœur*, *Les fleurs d'ortie* ou *Les Carottes du sentiment* ; car le poète, aujourd'hui, sous peine d'être considéré comme un être dépourvu de pensées et d'imaginative, doit choisir un titre à ses élucubrations bucolico-sentimentalesques, dans le vocabulaire du jardinier-fleuriste, ou du maraicher. Il vient encore protester solennellement contre les nombreux hiatus que le prote a laissé passer dans sa dernière élégie qui porte le titre drolatico-funèbre : *Le premier chant du trépassé*.

Le poète élégiaque regarde ordinairement d'un œil dédaigneux le prosateur politique, et n'est pas fâché de faire retomber sur lui la responsabilité des petites déceptions de son amour-propre.

D'un autre côté, c'est l'économiste de l'endroit qui reproche au journaliste, les

larcins que l'on a faits à son grand ouvrage manuscrit : (De la substitution des billets de banque en caouthouc imperméable au numéraire), que celui-ci n'a jamais eu la sottise de déchiffrer ; et voilà qu'il le menace de le dénoncer aux quatre coins de la ville comme un insigne plagiaire.

Il est bien rare que les discussions suscitées par ces griefs ne dégénèrent en querelles sérieuses, en défis ;



heureusement que l'honorable M. Dupin

ainé a prévu le cas ; cet être excessivement providentiel, frappé des épouvantables conséquences de ces défis, a poussé la grandeur d'âme jusqu'à prononcer à tout jamais l'interdiction du duel par tout procédé quelconque, depuis le coup de canon, jusqu'au coup d'épingle (*nota* : le coup de poing est excepté).

Si peu qu'il ait de perspicacité, de bon sens et d'esprit, et il en a beaucoup puisqu'il a fait le sacrifice d'un franc pour acheter cette physiologie, le lecteur verra que je mets la plus grande réserve dans l'exposé des tribulations dont le journaliste de province est assailli sous son toit domestique, car en vérité, je vous le dis ! je pourrais déblatérer encore pendant quarante-huit heures sans avoir épuisé mon sujet, si je n'avais la générosité de vous en faire grâce.

En effet, sans compter mille autres incidents, est-ce que je vous ai parlé du rédacteur père de famille, dont les moutards se livrent avec un excessif abandon à leurs vagissements multipliés, tandis qu'il est enfoncé dans les méditations les plus creuses, lesquels moutards lui dérobent (les petits monstres!) des feuillets de

son article pour en faire des cocottes ou des tricornes de papier.

Est-ce que je vous ai signalé l'époux placide d'une coquette, que madame laisse dans son cabinet labourer le champ stérile de la polémique, tandis qu'elle va moissonner les plaisirs du monde, et qui ne voit rentrer au logis sa moitié acariâtre que lorsqu'elle a orné son front à lui, plus ou moins chauve, de certaine matière végétale, qu'avec la meilleure volonté du monde vous ne prendrez jamais pour une couronne de laurier ?

Si, au milieu de ces tracasseries, le journaliste trouve de douces compensations, c'est lorsque quelque jeune, jolie et timide artiste vient solliciter sa bienveillance, son appui pour le concert ou le premier début qu'elle prépare ; c'est plus encore quand la veuve affamée d'un artisan vient, avec ses quatre enfants sur les bras, l'engager à susciter en sa faveur, dans son journal, les manifestations de la charité publique. Mais il est bientôt rappelé aux nécessités de sa position : les opérations électorales vont commencer ; c'est demain le jour suprême !

---

## X.

**Une Scène électorale entre mille.**

**V**oici bien autre chose ! M. Clérambault qui se désiste de sa candidature, — En vérité ! et la raison ? — Il prétend que c'est contre son gré qu'on l'a porté ; il est ami, dit-il, du repos et de la paix, et n'est nullement flatté des ovations électorales.

— L'égoïste ! Mais c'est un prétexte pitoyable, après ce que nous avons fait pour le pousser ! — Il est votre abonné, et vous avez intérêt à ce que la créature du journal *juste-milieu* (ou *opposant*, selon la couleur de la réunion) ne triomphe pas. — Il n'y a pas de refus qui tienne ; bon gré, malgré, nous le ferons conseiller municipal. Voulez-vous que je vous dise ? c'est un poltron ; il craint un échec, voilà le fait.

Ah ça ! de combien de voix disposez-vous, mon cher monsieur Bobichon ? — Mais..... de trente..... en comptant les ving-neuf de mon gendre. — Et vous ? — De douze. — Et vous ? — Quant à mes voix, messieurs, n'y comptez pas ; elles sont acquises, quelle qu'elle soit, à la candida-

ture rivale.—Oh ! par exemple ! vous êtes des nôtres pourtant ; un sincère ami du pays, un énergique défenseur de l'ordre (ou des libertés publiques)..... L'an dernier vous avez voté avec nous ! — C'est vrai, mais votre M. Clérambault sollicite une bourse au collège royal pour le petit Dujardin, et ma femme déteste souverainement la mère de ce drôle. — Eh ! mon cher monsieur, ne faut-il pas sacrifier un peu les sentiments de la famille au salut de sa patrie ?

A propos, est-ce que M. Bonafoux, en apprenant le désistement de Clérambault, ne s'est pas mis sur les rangs ! — Bonafoux ! c'est un brave homme, droit, éclairé, qui veut le bien et le ferait sans doute. — C'est la vérité, mais sa couleur m'est diablement suspecte ; il n'est abonné à aucun journal, et je n'aime pas ces gens qui affectent de l'indifférence pour les affaires politiques. — Qu'est-ce que vous dites donc ? Eh ! au contraire, il est abonné à toutes les feuilles du département ! — Eh bien ! raison de plus pour l'écartier ; je n'aime pas ces gens qui flattent tous les partis et cherchent à se faire un marche-pied de la presse.

— Quant à moi, soyez sûrs que je ne voterai ni pour l'un ni pour l'autre. Nous avons élevé, mes amis et moi, une troisième candidature qui nous paraît infiniment plus utile aux intérêts de la localité : celle de M. le baron Bonneau. — Un homme titré ! — Oui ; mais un vrai démocrate (ou un bon enfant pas fier) par le caractère et par le cœur. Il m'a touché la main avec effusion, pas plus loin qu'hier ; et, d'ailleurs, il m'a promis la clientèle de sa nombreuse famille. — Si nous ne nous entendons pas mieux que ça, messieurs, nous ferons les affaires de nos antagonistes, nous assurerons l'élection du candidat ministériel (ou opposant, ou radical, ou légitimiste).

— Après tout, quel mal y aurait-il que ce fût celui-ci plutôt que celui-là, s'il s'engage à nous faire obtenir le chemin vicinal que nous réclamons en vain depuis dix ans ? — Bon ! voilà l'intérêt local qui se met de la partie, à présent ! Comment, mon cher Monsieur, vous abandonneriez un principe pour un chemin vicinal ? — Tiens ! vous le désertez bien, vous, ce principe, pour un baron qui vous a promis sa clientèle !

Faut-il continuer le tableau de ces colloques auxquels assiste le journaliste, la veille de l'élection ? Lecteur, je vous en fais grâce, et vous devez m'en manifester d'autant plus d'estime et de reconnaissance, que vous-même, si je me le rappelle bien, vous étiez au nombre de mes interlocuteurs..... Allons ! allons ! lecteur, ne vous fâchez pas..... tout mauvais cas est niable : vous n'y étiez pas, soit ; mais

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère,  
Ou bien quelqu'un des tiens.

Au milieu de la confusion générale des opinions des hommes de son opinion, le journaliste est forcé de prendre un parti ; car il ne faut qu'un élu, et le journal ne peut avoir qu'un candidat. Ici se déploient les ressources de son génie. Coquin de journaliste, va ! comme il enmielle la coupe d'amertume qu'avalent les concurrents malheureux ; comme il leur dore la pillule dans cette phrase qu'il a fait stéréotyper pour toutes les élections possibles !

« Si le canton (la ville ou le département) » avait trois conseillers (ou députés) à nom- » mer, nous n'hésiterions pas à porter les

› noms des honorables citoyens présentés  
› par la minorité ; plus tard pleine justice,  
› nous en sommes sûrs, sera rendue à leur  
› sincérité, à leurs vertus, à l'énorme quan-  
› tité de leur patriotisme. ›

L'élection s'achève. Le lendemain, vainqueur ou vaincu, le journaliste reçoit, avec les félicitations plus ou moins congratulatrices de ceux qu'il a servis, l'annonce du désabonnement de ceux, toujours en plus grand nombre, auxquels il s'est montré contraire.

---

## XI.

### Le Théâtre.

**L**A journée du rédacteur n'est point encore finie ; après avoir jugé les plates intrigues qui se jouent sur la scène du monde, les farces burlesques dont la société politique est le théâtre, il faut qu'il place dans ses balances d'Aristarque celles beaucoup moins grotesques et beaucoup moins plates assurément, dont la gent dramatique est l'interprète. Un des privilèges qui gonfle le plus

facilement sa petite vanité, c'est de former, si superficiellement que ce soit, quelques relations avec les artistes de premier ordre de la capitale, qui, durant leurs pérégrinations lucratives dans les départements, viennent exploiter sa localité.

Savez-vous, Monsieur, que l'homme que voilà devant nous, sur l'autre rang... non pas celui-ci... l'autre, qui lorgne cette actrice avec un petit air de suffisance et de fatuité, n'est rien moins que le souverain absolu du feuilleton de l'endroit ? qu'il a touché la main (aux myriades de doigts) de Thalberg, reçu la visite d'Artot, déjeuné avec Duprez, et assisté à la toilette matinale de M<sup>lle</sup> Rachel ?



Ces incidents sont pour le journaliste, comme les lanternes distribuées à distance, durant la nuit, sur les chemins de fer, autant de jalons lumineux de sa carrière lyrico-dramatico-critique, sur lesquels il aime, avec passion, à fixer les regards de sa mémoire ; il les rappelle à satiété dans ses conversations avec ses collègues : « Rachel me disait telle chose ; cette anecdote des coulisses de l'Opéra m'a été racontée par *la* Elsler » Et si quelque apprenti littéraire témoigne du désir de produire ses élucubrations, plus ou moins burlesco-tragiques, sur la première scène française, il lui dit, avec un air de protection : Eh bien ! mon cher ! j'en écrirai à mon ami Ligier.

Il est rare que tout artiste nomade, à son arrivée dans le chef-lieu, ne fasse pas une visite de courtoisie au journaliste ; c'est une excellente précaution que nous recommandons à ces messieurs pour émousser tout d'abord les griffes de la critique. Si l'acteur réussit, ce sera sa seule visite ; mais si le public a résisté à l'appât de l'article préliminaire destiné à faire mousser ses mérites inconnus, si l'on a sifflé, tympanisé le pauvre diable, une nouvelle

apparition au journal est nécessaire pour obtenir, soit que le rédacteur atténue la hauteur de la chute, soit qu'il l'explique dans le sens le moins préjudiciable que possible à l'amour-propre et à l'avenir du débutant.

Qui frappe?... entrez.— « Mademoiselle Paméla, ex-premier sujet du théâtre St-Antoine, mon cher monsieur le rédacteur, et sa mère, M<sup>me</sup> Anastasie, veuve Drolichet... c'est moi que je suis la mère. »

*Le Journaliste.* — Ah! mesdames, enchanté!

*M<sup>lle</sup> Paméla.* — Après les scènes douloureuses d'hier au soir, Monsieur, nous avons pensé devoir recourir à votre....

*M<sup>me</sup> Drolichet.* — Laisse-moi donc parler, ma fille... je vais expliquer ça tout au long à monsieur le journaliste.

*Le Journaliste.* — Parlez, madame, je vous écoute.

*M<sup>lle</sup> Paméla.* — Mais, ma mère, nous n'avons que deux mots à dire à monsieur; c'est de.....

*M<sup>me</sup> Drolichet.* — Laisse-moi donc parler, ma fille.... Donc, voilà ce que c'est, mon cher monsieur : c'est ce gueux de directeur qui est cause de tout... et cela, pourquoi

s'il vous plaît ? pour plaire à M<sup>lle</sup> Fine, une mijaurée qui n'atteint pas seulement aux mollets de Paméla.

*M<sup>lle</sup> Paméla.* — Mais, ma mère, ça n'a pas rapport....

*M<sup>me</sup> Drolichet.* — Laisse-moi donc parler, ma fille.... Pour lors, voilà donc que je lui dis (au directeur), ah ça, vous savez qu'il faut chauffer ses entrées ? A Paris nous avons toujours un soin particulier des particuliers du lustre. — Laissez-moi donc tranquille, qu'il me dit, puisque c'était convenu, c'est déjà fait. — Bon, que je me dis, tout va bien, ça chauffera ce soir ... L'heure arrive, nous allons au théâtre.... on se battait à la porte ; c'est bien ! que je me dis, ça fait toujours un bon effet.... Figurez-vous, monsieur, que, pendant que Paméla s'habille, il me vient une idée, une idée mère, comme on dit. — A propos, que je dis au directeur, avez-vous recommandé les chemises blanches ? — Qu'est ce que c'est que ça, les chemises blanches, qu'il me dit, l'imbécile ? — Eh ! oui, que je lui dis, si vous avez mis sous le lustre des goujats en linge sale et les mains noires, avec ça que le prix des places est doublé, que le parterre est à

quinze sous, vous sentez bien que le public payant va voir la ficelle ; qu'il va se fâcher, et que ma pauvre Paméla est perdue. A Paris, nous n'oublions jamais de prescrire la chemise blanche..... et le reste à ces messieurs.

*M<sup>lle</sup> Paméla.* — Mais, ma mère, ces détails sont inutiles, puisque je me retire.

*M<sup>me</sup> Drolichet.* — Laisse-moi donc parler. Pour lors, le directeur se met à me rire au nez, mon cher monsieur.... Mais, que je lui dis, vilain monstre d'homme, vous voulez donc la ruine de ma fille. — Ah bien ! qu'il me dit, qu'est-ce que ça me fait à moi ! j'ai une bonne recette, voilà mon affaire. Après votre fille, à une autre ! je m'en fiche !!! Oh ! les scélérats de directeurs !

*Le Journaliste.* — A ce que je vois, mademoiselle, vous refusez de paraître une seconde fois devant un public aussi injuste, aussi opiniâtre, aussi.....

*M<sup>me</sup> Drolichet.* — Je le crois fichtre bien, que nous refusons... c'est pas les engagements qui nous manquent, nous avons Lyon, Bordeaux, Marseille et Carpentras ; nous n'avons qu'à choisir.

.....

— Assis dans sa stalle de prédilection, le journaliste est le point central d'un petit cercle d'individus pour lesquels ses jugements sont sans appel ; les abonnés du théâtre l'arrêtent dans les couloirs pour savoir ce que dira demain le feuilleton sur la représentation de ce soir ; quelquefois aussi pour lui reprocher sa longanimité à l'endroit de la direction, et l'exciter à la sévérité contre la vétusté des décors, la saleté des costumes, l'uniformité du répertoire et l'insuffisance des acteurs.

Ici encore se manifestent les inconvénients de sa profession. S'il veut tenir compte au directeur des embarras d'une position éphémère, de la disette de sujets, de la médiocrité des subventions municipales, de la pauvreté des recettes, pour atténuer les imperfections du spectacle, l'abonné, qui n'admet jamais de causes atténuantes, lui impute une criminelle connivence avec la direction ; s'il se rend l'organe des exigences de l'abonné, le directeur le traite en véritable boute-feu qui médite sciemment sa ruine.

Les grands bals de l'opéra entrent naturellement dans les attributions du rédacteur de feuilleton. Moins grave que

l'écrivain politique, il prend la part la plus active aux folles joies du carnaval ;



il se jette à corps perdu dans les mille intrigues qui se croisent en tous sens, s'embrouillent durant toute une nuit, pour ne se dénouer souvent le lendemain que par un semblant de coup d'épée et un succulent déjeuner. Il lui est permis, à lui, grâce à la nature frivole de ses fonctions, de s'affubler du large sarreau de toile du Pierrot, de la veste au colet pomadé du débardeur, et d'exhiber son gigantesque nez ou sa face enfarinée aux regards moqueurs du *rat* agaçant et de la piquante grisette, sans compromettre en rien la dignité de son caractère.

La toile baissée, le rédacteur rentre au logis ; mais le terme de son labour n'est point venu ; l'article qu'il a si péniblement

élaboré tantôt, au milieu d'interruptions sans nombre, doit être revu, corrigé, collationné. Dieu sait que d'erreurs, que de fautes d'orthographe et de sens, que *de coquilles*, le compositeur, et après lui le prote, ont laissé s'infiltrer encore dans sa dernière épreuve !

Enfin l'heure tardive du repos a sonné ; le journaliste s'enveloppe de sa couverture de coton et de son manteau d'innocence ; il s'endort, s'il le peut, du sommeil du juste.

Puisses-tu, lecteur, ne pas l'imiter avant du moins d'être arrivé au terme de ce remarquable ouvrage.



## XII.

**La Concurrence.**

**L**E journaliste, autant qu'il l'a pu, a franchi les obstacles, calmé les susceptibilités, redressé les torts, apaisé les colères, concilié les prétentions ; vous croyez, il le croit lui-même, l'innocent ! qu'il n'a plus qu'à se prélasser sur l'édredon de sa rédaction, qu'à jouir des privilèges et immunités du métier.

Eh bien ! pas du tout.

La carrière du journaliste ressemble, en tout point, à une route départementale à l'état d'entretien : elle est couverte d'anfractuosités, semée de rocailles et d'ornières ; sa vie est essentiellement chargée de troubles, d'angoisses et d'agitations, qu'ils soient suscités par les événements politiques ou par des causes locales.

Par exemple, une industrie rivale est créée ; on élève boutique contre boutique (le journaliste se sert d'une expression moins vulgaire ; il dit « autel contre autel ») Quel autel ! Dieu !!! (pardon du calembourg) ; on établit enfin une concurrence.

Faites-moi le plaisir de vous placer au point de vue du journaliste provincial, ou, si vous l'aimez mieux, du premier garçon de votre épicier droguiste,



ou de tous deux ensemble ; de vous identifier avec leur position, d'apprécier la force, l'énergie des affections qui les attachent l'un et l'autre à la fortune de l'en-

treprise, pour juger de l'effet horripilant que produit sur eux l'apparition d'une entreprise rivale.

Le premier coup de canon qui frappe le tympan du tourlourou sur un champ de bataille, la présence inopinée d'une escouade de sergents de ville devant des casseurs nocturnes de réverbères, l'aspect d'un créancier pour son débiteur, la face d'un mari récalcitrant qui surprend Madame son épouse en état de conversation criminelle, sont moins terribles, moins pétrificateurs que ne l'est cette apparition à la petite communauté d'un journal de province ou d'un magasin de denrées coloniales.

Qu'est-ce qu'un journal pour le rédacteur de Paris? Un atelier où l'artisan de publicité vient, à certaines heures de la journée, gagner son salaire par un labeur quelconque, et s'en va sans se soucier le moins du monde des profits et pertes de l'entrepreneur.

Propriétaires et rédacteurs des journaux de la capitale sont, sauf exception, insolidaires d'intérêts, de pensées et d'affections.

En province, c'est tout différent : la

boutique du droguiste, je veux dire le laboratoire du journal, c'est la patrie, le toit domestique du rédacteur ; bien qu'il ait rarement un intérêt direct dans le plus ou le moins d'activité matérielle de l'entreprise, dans le plus ou le moins de débit des drogues, je veux dire des journaux, il se considère comme engagé d'honneur et de sentiment à soutenir cette entreprise envers et contre tous.

Si l'on frappe ce qu'il appelle : « mon journal » c'est lui qu'on blesse personnellement. Dévouement admirable et bien digne de statues en bronze, en terre cuite ou en chocolat, au choix.

Aussi, notre rédacteur, que les sollicitations du propriétaire du journal ont seules arraché aux charmes d'une vie paisible et obscure, qui s'était fait une douce idée, une idée couleur de rose et parfumée de jasmin de la vie du journaliste, qui, dans ses petites combinaisons, s'était arrangé pour rendre son action modérée, sage, utile, qui n'avait dans l'âme aucun fiel, n'éprouvait aucune haine que celle des mauvaises passions et des mauvais principes, se lance-t-il à corps perdu dans des querelles où sa pauvre petite individualité

n'est pas mise en cause, dans des luttes polémiques où les haines personnelles s'accumulent violentes, acharnées.

Don Quichotte de la presse, il se rue contre les géants de la concurrence, qui ne sont, je vous prie de le croire, ni des fantômes, ni des moulins à vent ; contre des adversaires qu'il ne connaît pas, qu'il eût estimés, honorés, qu'il eût aimés peut-être, n'eût été son fanatique amour pour sa Dulcinée, pour cette dévergondée qu'on appelle un journal.

A Paris, cette ville où pullulent tant de merveilles : les socques articulés, les *Nouvelles à la main*, l'obélisque de Louqsor et les sous-jupes en crinoline, par exemple, à Paris, les écrivains, les pairs, les députés et les garçons droguistes hostiles, se touchent la main sans vergogne ; après s'être chamaillés toute la journée dans leurs chambres, dans leurs feuilles ou dans leurs boutiques respectives, ils se rencontrent le soir au sortir de l'opéra, de Mme Saqui ou des Funambules, et vont boire bras-dessus, bras-dessous, le sorbet de l'estime ou le petit verre de l'amitié.

En province, l'artillerie des feuilles ou des magasins en état de guerre déclarée

lance toujours au loin quelques éclaboussures qui retombent sur les individus.

Enfin, après de longues années d'escarmouches, de combats et de batailles rangées, qui dérangent furieusement le repos du journaliste et les calculs du propriétaire du journal, il arrive toujours que l'arène reste libre, faute de combattants, d'un côté du moins, si ce n'est des deux côtés à la fois, ce qui peut arriver certainement.

La victoire est à nous ! s'écrie le journaliste ou le droguiste qui vient de terrasser son adversaire !..... Ohé ! ohé ! enfoncés les autres ! Ce journal, ou ce magasin, qu'il a choyé, caressé, dorlotté, comme une mère choye, caresse et dorlotte son marmot durant une longue maladie, le voilà donc sauvé !!! Saperlotte ! enchanté, parole d'honneur.

Vive la joie!.... et la cannelle.

Eh! pourquoi ne prendriez-vous point part à son exultante satisfaction ? Vous l'avez vu, fidèle comme le marin, braver les périls d'une longue traversée sans lâcher prise ; vous l'avez vu, durant le tumulte de la tempête, briser généreusement ses coffres, mettre une partie de sa propre cargaison au service de l'entreprise, em-

plier plus d'une fois la marmite de l'équipage affamé de ses nourrisants comestibles; vous ne supposez pas assurément, ni lui non plus, que le vent de l'ingratitude puisse souffler dans ses voiles précisément à l'instant où le ciel a déployé son beau rideau d'azur, précisément à l'instant où les allouettes vont tomber toutes rôties sur le journal ou la boutique.

Dans son candide enthousiasme, le journaliste revient donc aux beaux rêves du passé; toute cause d'antagonisme local s'est évanouie, les plaies vont se cicatriser, les colères se calmer, les haines s'assoupir, et nos brebis écartées du bercail par le loup furieux (les brebis sont les abonnés, la pratique; le concurrent était le loup) vont y rentrer satisfaites et joyeuses de trouver dans les plaines du journal une pâture saine et substantielle, une rédaction sage, digne et mesurée, etc., etc., etc.; les plus beaux projets du monde, quoi!!!

Enfer! mort! déception! comme disent les romantiques, en ayant soin de faire suivre ces ébouriffantes exclamations d'une cinquantaine de!!!!!!!!!!!!!!

Amère déception!!! (une déception

n'est jamais édulcorée) l'horizon du journal s'éclaircit, cela est vrai, mais celui du journaliste provincial, comme le fait judicieusement remarquer *le Constitutionnel* en parlant de la situation politique, son horizon s'assombrit furieusement : l'enfant devenu viril, oublie les soins de sa mère, il en prostitue le souvenir dans les bras de quelque Lorette éhontée ou de quelque Jeanneton du faubourg !

A la concurrence du journal succède le concurrent parisien du rédacteur ; c'est la dernière tribulation du journaliste de province.

Comment diable ! le pauvre petit trône de la rédaction d'un pauvre petit journal départemental n'est pas même à l'abri de ténébreuses intrigues, de conspirations, de révolutions, etc., etc., etc., etc. !!!

Sapristi !!! dans quel temps vivons-nous, lecteur ; je me fais l'honneur de vous le demander ?



## XIII.

**Sérieuse Digression. (1)**

**L** existe un fait que nous voulons constater, un fait douloureux pour quiconque porte un attachement vrai et sincère aux opinions d'ordre, de modération et de stabilité, qui ont fondé et soutiennent l'édifice politique actuel.

Il n'y a pas dans la province, sans exception, une presse véritablement gouvernementale ; nous voulons dire, dans la plus haute et la plus sainte acception du mot.

Il y a des journaux ministériels qui défendent les principes d'autorité, sans doute, mais qui ne s'en préoccupent guère qu'en ce qui touche aux intérêts

---

(1) Ce chapitre, d'une excessive gravité, est extrait du grand et magnifique ouvrage dont le même auteur s'occupe depuis long-temps, et qui paraîtra sous ces titres : *De la Presse périodique dans les départements, ou cinq années de Journalisme*, 15 vol. in-8<sup>o</sup> grand format, grande pagination, avec des notes, une introduction, une préface, un avis au lecteur, etc., etc.

*Nota* : Il n'y manque plus rien qu'un éditeur : qu'on se le dise.

du cabinet auquel ils sont liés; or, comme ils passent successivement, et avec le même zèle apparent, au service de tous les cabinets, et sont forcés par conséquent, les idées, les intentions et les vues de ces cabinets différant plus ou moins essentiellement, de blâmer aujourd'hui ce qu'ils louaient hier, et dont ils feront peut-être demain l'apologie, il en résulte un discrédit de leur parole, qui retombe non-seulement sur les actes dont ils sont les prôneurs d'office, mais aussi sur les principes.

En général la presse modérée ne peut se rattacher qu'à l'un de ces deux systèmes: ou elle sera purement ministérielle, c'est-à-dire l'instrument de ce qu'il y a de plus fragile au monde depuis 1830.

Si c'est là le point de vue qu'elle adopte, toutes les discussions que suscitent les questions d'intérêt public seront, nécessairement, comme les lignes d'une perspective, subordonnées à ce point de vue, à l'intérêt fugitif de quelques existences ministérielles.

Ou elle sera purement gouvernementale, c'est-à-dire qu'elle placera son point de vue là, directement, où se trouve l'intérêt

public, et alors, les questions personnelles aux ministères viendront, comme des lignes d'incidence, s'y rattacher, mais toujours subordonnées cependant à ce grand, à ce tout puissant intérêt.

Il n'est pas nécessaire de dire lequel de ces deux systèmes est le plus sage, le plus utile et le plus digne.

On se plaint, et l'on a raison de se plaindre, de ce que la presse dite gouvernementale est faible dans la province, de ce que, tandis que l'existence des feuilles de l'opposition y est brillante, assurée, son existence, à elle, est précaire. Nous croyons avoir dit le secret de sa faiblesse.

La presse gouvernementale, pour que son action fût sérieuse, efficace et durable, devrait être constituée de telle sorte qu'elle restât complètement à l'abri des vicissitudes ministérielles, de telle sorte qu'elle devînt l'appui libre, indépendant, et, par conséquent, sincère des hommes qui passent d'une manière si déplorablement fugitive aux affaires, et non leur protégée ou leur vassale ; qu'elle fût enfin, pour l'opinion dont elle emprunte le nom, pour l'opinion gouvernementale, si puissante dans la province, (plus puissante que tout autre,

et pourtant muette et sans action, faute d'instruments et d'organes), qu'elle fût ce qu'est la presse de l'opposition pour son parti, l'interprète spontané de sa propre pensée, et non de la pensée des bureaux de rédaction ministérielle, qui se renouvellent tous les six mois.

Malheureusement, les hommes qui s'établissent, pour quelques jours, dans cette grande hôtellerie qu'on appelle le ministère, pas plus que les directeurs, ou plutôt les propriétaires de journaux, ne semblent comprendre quel degré d'influence exercerait sur l'esprit public une presse qui, tout en les soutenant comme instruments du pouvoir, conserverait son droit d'examen et de blâme, la liberté de ses allures; qui, au lieu d'offrir à tout venant, ou de se voir imposer une apologie systématique et monotone non-seulement des actes, mais des individus, livrerait au public une appréciation bienveillante, mais d'autant plus intelligente et juste des uns et des autres, qu'elle serait désintéressée.

On vit au jour le jour, on cherche, l'un par l'autre, à satisfaire aux besoins personnels du moment, et l'on sacrifie ainsi l'avenir de la presse gouvernementale et

les principes qu'elle a pour mission de défendre.

Nous, d'abord (et le gouvernement, cet être moral, seule clef de voûte aujourd'hui de l'édifice social) ensuite. C'est précisément le contraire qu'il faudrait dire.

Nous le répétons, c'est à l'invasion successive (par mandataires ou autrement) de tant de ministères d'origine, de caractères et d'esprits si divers, dans la presse départementale modérée et pour un but purement personnel à chacun d'eux, que l'on doit et sa faiblesse et les déplorables divisions de l'opinion gouvernementale dont elle n'est, faute d'indépendance, qu'un incomplet organe, divisions toujours vives, ardentes dans les questions de personnes, qui n'existent réellement pas sur le terrain des principes.

Nous le voulons bien, ce n'est point particulièrement à tel ministère plutôt qu'à tel autre qu'il faut reprocher cet état de choses, c'est à tous; la voie est ouverte, et mêmes les plus dignes s'y fourvoient sans songer aux conséquences lointaines où elle conduit, et, d'ailleurs, il se trouve toujours dans les basses régions de la politique militante, des intri-

gants prompts à aggraver, à exploiter à leur profit cette aberration ministérielle, espèce de condottieri de la presse, qui, ne connaissant qu'un drapeau, celui de leur intérêt personnel, se soucient fort peu de déconsidérer, par leurs actes, leurs discours ou leurs plats écrits, le cabinet auquel ils ont loué leurs services, parce qu'ils savent où trouver après lui de nouveaux locataires.

D'après ce que nous venons de dire, on comprend que c'est, le plus souvent, sur le terrain de la presse dite gouvernementale que surgit, comme une plante exotique, le concurrent du journaliste de province.



## XIV.

### **Le Concurrent Parisien.**

**L**E grand historien des végétaux et des bêtes, M. de Buffon compare, dans le chap. 4, t. 10 de ses œuvres, la plante parasite au concurrent parisien qui s'introduit dans la presse de province, attendu que, comme cette va-

riété de l'espèce humaine, elle s'accroche à toutes les branches.

Le concurrent, petit ou grand, jeune ou vieux, chenu ou chauve, est toujours frais et dispos, non comme un nourrisson des Muses (généralement, ces vieilles édentées sont fort avares de bonne chère pour leurs petits), mais comme le commensal accoutumé de toutes sortes de cuisines ministérielles.

Avant de commencer ses pérégrinations départementales, il s'est assuré la possession de quelque bon petit lopin de sinécure ; la sinécure, voyez-vous, ce sont ses lettres de noblesse ; c'est son plus bel apanage, car elle ne l'oblige point à résidence. Grâce aux immunités qu'elle lui assure, il peut flâner tout à son aise, il n'a point à se soumettre à cet abus intolérable qui force le préfet, le magistrat, le directeur des douanes et l'inspecteur général des mâts de cocagne, à gagner par leur travail l'argent que le gouvernement infiltre dans leurs poches avec plus ou moins de parcimonie ; les services qu'il rend à l'état comme sinécuriste, c'est d'augmenter le chiffre de l'impôt en consommant le plus qu'il peut

les bien délicieux cigarras de la régie.

Notre homme arrive donc dans la petite ou la grande ville, son sac de nuit sous le bras, la canne à la main, l'espoir au cœur, le nez au vent, l'air fendant et la parole cassante.



Il tombe d'un seul bond au milieu de la paisible rédaction provinciale, et s'y pose en collaborateur-amateur.

Il a toujours, pour motiver sa brusque

apparition dans la localité, le prétexte de s'y livrer aux charmes d'une industrie quelconque : il se propose, par exemple, d'ouvrir un bureau d'assurances contre les rhumes de poitrine, ou bien, une classe de blagologie transcendante, dans laquelle il est fort expert.

La vérité, c'est qu'il vient pour escamoter un journal.

La servante du curé dit, pendant la première année de son service : *les* poules



de M. l'abbé ; à la seconde année, la drôlesse dit : *nos* poules ; à la troisième, le pronom possessif prend un caractère plus absolu, elle dit : *mes* poules.

L'amateur dit d'abord : *votre* journal.

Rappelez-vous la première fois que votre mère, pour prix de vos couronnes de collège, vous conduisit à l'opéra, le prestige qu'exerça sur vous les guenilles de clinquant, les palais de toile peinte et les paysages de carton de ce théâtre ; tel est l'effet que produit sur la portion la plus cré-

dule du personnel d'un journal de province, l'apparition du rédacteur parisien.

On lui serre tendrement les mains plus ou moins blanches, on l'embrasse sur les deux joues, on le caresse, on le flatte, on banquète avec lui ; ses phrases ronflantes deviennent des oracles, son geste anguleux, un événement ; on écoute son silence, on l'applaudit dès qu'il parle, on l'admire quand il se mouche et l'on s'écrie, quand il vient à passer :

En voilà un fameux, de grand homme!

Le Parisien poursuit un but personnel en s'introduisant dans la rédaction provinciale ; nous pourrions même dire qu'il en poursuit deux, et ajouter qu'il en poursuit un troisième.

Ma foi ! pendant que nous y sommes, nous en signalerons un quatrième.

1<sup>o</sup> Apprendre à ses protecteurs, qui ne l'ont jugé bon qu'à faire un coureur d'aventures départementales, qu'on ne l'a pas apprécié tout ce qu'il croit valoir, qu'il a désormais une position et des armes, et que, par conséquent, il faudra compter avec lui ;

2<sup>o</sup> S'adjuger les avantages pécuniaires attachés à la rédaction officielle, qu'il a

flairés de loin, et qu'il croit, en véritable philosophe, ne devoir rien gâter à son affaire ;

3<sup>o</sup> Dresser, à l'aide du petit journal, un petit piédestal où sa petite individualité soit en évidence, car qui sait si la patrie n'aura pas besoin de lui ? (il y a tant de gens qui ont besoin de la patrie !) et où diable voudriez-vous, sans cela, que la patrie allât le prendre !

4<sup>o</sup> Travailler en sous-œuvre le terrain politique, de telle sorte que, tout en se courbant humblement vers l'astre ministériel dont le coucher lui semble prochain, il se retrouve à plat ventre devant l'astre qui doit se lever à l'autre bout de l'horizon.

Du reste, il vous jure ses grands dieux qu'il est de la pâte dont les électeurs pétrissent les députés, les municipaux et les sergents de la garde nationale ; à cela, nous n'avons nulle objection sérieuse à faire ; si la chose n'est pas vraie, soyons juste, elle est vraisemblable, puisque nous sommes tous de la même pâte..... à ce qu'on dit, du moins (notez bien que je ne fais ici que rapporter un bruit généralement accrédité).

En quoi que ce soit, notre amateur ha-

blo-diplomatico-nomade a *toujours parfaitement étudié la question.*

Il en a parlé, à Paris, avec tel député, tel pair, tel ministre et tel ambassadeur ; ces grands personnages se sont trouvés complètement de son avis, ce qui a dû, n'en doutez pas, leur causer une extrême satisfaction. S'il n'eût dédaigné de traiter cette question dans la capitale, MM. Bertin, des *Débats*, et Girardin, de *la Presse*, eussent été singulièrement flattés de donner un échantillon de son style à leurs lecteurs ; mais c'est un avantage qu'il réserve, bien entendu, au journal provincial.

A ce langage, les niais du journal ouvrent la bouche et les oreilles dans une proportion démesurée.

Il ne néglige aucune occasion de se produire ; il s'empare dès le premier jour, si vous le laissez faire, de l'esprit de vos connaissances, de celui de vos amis, s'ils en ont, et même s'ils n'en ont pas, du cœur de votre femme et de vos enfants, si la nature et l'amour vous ont réparti ces agréables dons, de sorte que tous les propos qui viennent bruire autour de vous ne sont plus que l'écho de sa pensée. Il parviendra, grâce à cet ingénieux procédé, à vous faire ac-

croire que la moutarde blanche est un spécifique souverain pour les engelures, et que vous ne pouvez vous passer de lui; bien plus, il vous persuadera que c'est à vous-même que sont dues ces deux mirifiques découvertes.

Si vous le rencontrez dans les salons ou dans les anti-chambres, aux pas-perdus du palais ou au spectacle, à l'église ou dans la rue, le blagologue parisien vous arrête par le bouton de votre habit pour vous raconter sa dernière conversation avec M. Guizot sur la question d'Orient, la discussion qu'il a soutenue victorieusement dans les salons de la présidence, contre Odilon-Barrot, Berryer et autres orateurs, *éjus dem-farinæ*, sur la question des garances qui fournissent de si beaux pantalons rouges à nos troupiers.

Le corps penché sur la hanche, les jarrets tendus, le lorgnon à la main et les bras en télégraphe, il vous dira: mon cher, j'ai reçu ce matin une lettre de félicitations de Lamartine sur mes derniers articles; Montalivet m'a écrit pour me demander quelques services; mon ami Duchâtel et mon ami Molé s'inquiètent beaucoup de mon absence.... voyez leurs lettres.... Eh bien! ou

diable les ai-je fourrés..... je les aurai parbleu laissées sur mon bureau.

Quand il vous a débité cette gasconnade, à vous, abonné né français, mais peu malin, et dont il compte bien faire son compère, il ajoute : à propos comment trouvez-vous ma polémique.—Diable c'est du premier numéro ! — Heim ! j'aime à le croire ! ça fera sensation..... Vous concevez qu'avec mes relations, mon mérite et ma blagologie, une position secondaire dans la presse provinciale ne me va pas ; il me faut le premier rang, la direction suprême, et surtout..... les écus qui en sont la métallique et sonnant conséquence.—C'est bien le moins, parbleu !... un clou chasse l'autre, n'est-ce pas ? Eh ! eh !..... j'ai dit un bon mot je crois !..... —Excellent... Savez-vous que je trouve votre ville furieusement encroûtée, diablement béotienne; tranchons le mot, politiquement parlant, c'est une véritable pétaudière. Voyons, qu'en dites vous ?..... Eh !.... eh !.... — Bien ! vous êtes parfaitement de mon avis.... Comment donc, tout le monde ici va niaisement, bêtement droit son chemin ; mais c'est d'un ridicule intolérable, n'est-il pas vrai ?—Ma foi oui !

c'est intolérable. — A Paris, quelle différence, il faut voir comme nous emberlificotons les questions les plus simples ! le plus fin n'y peut mordre, je vous jure ! — Ces diables de Parisiens ont-il d'esprit ! — Tenez, moi qui vous parle, je me ferais fort de prouver à votre public, si peu qu'il y mit de complaisance, que la citrouille que voici est un réverbère. — Quoi ! vrai ! bien vrai ! vous le prouveriez ? — Parole la plus sacrée ! — Voilà qui est merveilleux ! Dieu ! que cet être-là a de génie ! — Un peu, que j'en suis orné !..... mais en revanche, vos écrivains et vos lecteurs me font l'effet d'être joliment bêtes et stupides ; tranchons le mot, ce sont des ânes. Qu'en dites-vous ? — Eh ! eh !.... — Bien, vous êtes parfaitement de mon avis..... A propos d'ânes, je n'ai pas dit cela pour vous au moins. — Pour moi... je le crois parbleu bien ! je n'étais qu'un mioche, qu'on me citait déjà pour ma rare intelligence. — Je l'aurais parié.... aussi comprenez-vous, j'en suis sûr, la nécessité d'une grande réforme dans la presse locale. — Tiens ! si je le comprends. — Eh bien je m'en charge, mon cher, je me dévoue... je bouleverse tout d'abord ?.... — Diable !.... diable !...

bouleverser.....—Je bouleverse tout, vous dis-je; avant huit jours, je veux vous rendre MM. les Ministres, M. le Préfet, M. le sous-Préfet, M. l'Employé au recensement, M. le Garde-champêtre et MM. les conservateurs de l'endroit, doux comme de petits agneaux et souples comme un gant; seulement, il faut me laisser faire... —Eh bien oui sacrédié!..... qu'on vous laisse faire!.... tant pis! là!.... il faut une réforme, un bouleversement!.... Oh mais! oh mais!....

Eh! chauffez donc compère! un petit coup d'épaule; allons, nos messieurs de là-bas vous en saurons bon gré.

Notre personnage, à force de coups d'épaule, pose un pied dans la rédaction provinciale; il dit déjà: nos poules, c'est-à-dire, *notre* journal.

Vous vous attendez à ce qu'en raison du quadruple motif de sa présence à côté de cette rédaction indigène, pitoyable et stupide, il débute par brûler la fine cassolette d'encens sous le nez de ses patrons; que s'il tente de modifier le caractère du journal, par exemple, sa prudente réserve dans l'appréciation des faits politiques, sa bonne foi, son impartialité dans

la discussion des actes des ministres, lesquelles ne lui permettent de taire ni un blâme décent, ni une louange méritée, ce sera pour se précipiter dans les voies d'un ministérialisme outré.....

Faites bien attention, lecteur, que je ne veux pas le moins du monde insulter à votre intelligence; cependant je me trouve dans la pénible nécessité de vous déclarer que vous êtes d'une candeur, d'une naïveté qui frisent le ridicule.

On voit bien, parbleu ! que vous n'avez pas reçu l'inoculation du vaccin politique, excellent préservatif de la naïveté et de la candeur.

Sachez donc, mon cher monsieur, puisqu'il faut vous le dire, que l'heure du ministérialisme outré n'a point encore sonné pour notre chasseur de places lucratives. Le gaillard ne tire pas bêtement sa poudre aux moineaux, je vous assure.

Voilà, tout au contraire, qu'il pousse, qu'il bouscule la pauvre rédaction provinciale, bien et dûment convaincue de modérantisme, et qu'il se donne les coudées franches d'une opposition violente, incisive et ironie, dans une feuille ordinairement douce et bénigne autant par tempérament,

que par raison, opposition qui ne respecte ni les opinions monarchiques de l'abonné, ni les actes les plus plausibles du pouvoir.

Aussi arrive-t-il bientôt telle circonstance où l'abonné se fâche tout rouge, fait les grosses dents, montre le poing et se révolte enfin.

— Comment, diable messieurs s'écrie-t-il, avez vous perdu l'esprit et le bon sens? (rarement semblables pertes sont à déplorer) est-ce que vous avez l'intention de mettre le feu aux quatre coins de la France avec vos articles furibonds?.....

— Mais..... mais..... mon cher monsieur ..... — Je ne suis pas votre cher monsieur, je vous prie de le croire..... quoi! vous avez la prétention assez légitime jusqu'ici, d'être monarchico-gouvernementaux, et vous admettez dans une feuille de cette opinion l'étrange supposition de votre cru, que le gouvernement a l'intention de bombarder Paris; rien que cela! d'étendre, avec la ruine et la honte, le joug de l'oppression militaire sur le pays tout entier! — Permettez..... c'est notre savant rédacteur parisien qui..... — Vous cachez sous le masque d'un pronom indéfini la personne royale, pour lui prêter l'horrible

pensée de fomenter des intrigues dans les corps politiques, afin de décourager les honnêtes gens, de les dégoûter de nos institutions, et de les préparer à une contre-révolution absolutiste !... — Mais, notre estimable rédacteur parisien..... — Et vous supposez que le ministère (et quel qu'il soit d'ailleurs), a l'infamie ou plutôt la bêtise de travailler sciemment à cette œuvre infernale ! — Eh ! eh !..... cependant..... notre rédacteur parisien..... — Au diable votre rédacteur parisien et les desseins mystérieux qui le font agir. Nous sommes, nous, de bons gens qui n'entendons rien aux ronerics de sa politique.

Après cette tirade véhémence, l'abonné, tout essoufflé, retourne à son étude, à son bureau, à son comptoir, satisfait d'avoir exhalé sa bile, et sans y songer davantage.

Une des plus éminentes qualités de l'abonné, c'est d'être sans fiel et sans rancune.

Le défaut de ses qualités, c'est d'être sans mémoire.

Mais un instant, voici qu'une grande mesure d'ordre public, recensement ou autre, est mise à l'ordre du jour par le gouvernement, et soulève dans tout le pays, avec quelques légitimes répugnances, d'in-

justes, d'aveugles et de violentes animosités.

Cette fois vous ne vous y tromperez pas, j'espère ; vous ne vous attendez pas que notre rédacteur parisien se borne à signaler avec ménagement, avec douceur, avec justice, les côtés faibles de cette mesure ; et vous avez raison, car il l'exploite, il en fait un prétexte d'accusations continuelles, un mobile puissant d'irritation publique contre le pouvoir et ses agents.... Jusqu'à ce qu'enfin l'émeute, cet ours mal léché, si difficile à museler en France, et au réveil duquel il a contribué lui-même, fasse entendre son grognement sourd et prolongé.

Il paraît évident que nos sympathies de fraîche date pour le Parisien, nous ont fait négliger, depuis plusieurs pages, la rédaction provinciale. Que fait-elle donc, la pauvre diablesse, dans la bagarre?.... D'abord, elle est restée surprise, ébahie, ébouriffée de ces procédés tranchants, inusités dans son paisible ménage ; malgré la défection de ses appuis naturels, elle a protesté, elle a tenté de résister aux manœuvres stratégiques de l'habile homme, en criant de toute la force de ses poumons, ces grands mots : LOYAUTÉ ! PROBITÉ

POLITIQUE ! Grands mots, en effet, mais petites armes dont son adversaire a souri de pitié.

La rédaction provinciale ! ma foi ! il serait difficile de vous dire ce qu'elle est devenue, les uns vous assurent qu'elle s'est retirée volontairement par amour du repos, les autres par cause de santé ; mais ces assertions nous paraissent peu sincères ; la vérité vraie que nous tenons de bonne source, c'est qu'elle est....enfoncée !

En vérité ? — Ma parole d'honneur ! — Voilà qui est drôle ! — C'est comme ça !

Le Bonaparte au petit pied a fait son 18 brumaire, la servante du curé dit mes poules, et le publiciste hablo-diplomatico-nomade dit : mon journal.

En voilà une péripétie dramatique ! quel beau sujet pour une épopée ! heim !

Le vainqueur n'a plus qu'à ceindre son front des lauriers du triomphe, et à se reposer..... — Allons donc ! vous voulez rire..... se reposer !!! il va plus que jamais, recommencer ses violentes diatribes à l'endroit du gouvernement liberticide et contre-révolutionnaire qu'il nous a dénoncé l'autre jour, et sa virulente opposition contre la mesure d'ordre public en

question, laquelle nous a valu de si belles tirades contre les ministres, les préfets, les recenseurs, etc., etc.

Innocent lecteur ! cette opposition s'apaise, s'évanouit ; les instruments de la tyrannie dont le Parisien vous a tant épouventé l'autre jour, ces hommes qui n'attendaient, selon lui, que le moment favorable d'abaisser, de déshonorer, d'enchaîner, de mitrailler la France, sont devenus, grâce à son talent de prestidigitateur, les citoyens les plus habiles, les plus probes, les plus consciencieux du monde ; et quant à la mesure que l'on a si vitupéreusement combattue, on la tolère aujourd'hui, on y applaudira demain ; que voulez-vous ! l'heure du ministéralisme outré sonne, l'aplatissement est complet.

Feu l'inestimable M. Robert-Macaire, eût appelé cela de l'habileté... Excusez !!

Ainsi se trouve atteint le quadruple but du concurrent Parisien : il a fait peur à ses patrons, il remplit son escarcelle, se met en évidence, et se prépare à saluer le soleil qui se lèvera demain.

Voilà un drôle qui ira loin, fort loin, je vous jure.

— Mais si moi, candide abonné, j'ai

pris au sérieux votre langage irritant, si je m'étonne de votre reculade, de beaucoup d'autres choses, et vous interroge enfin,

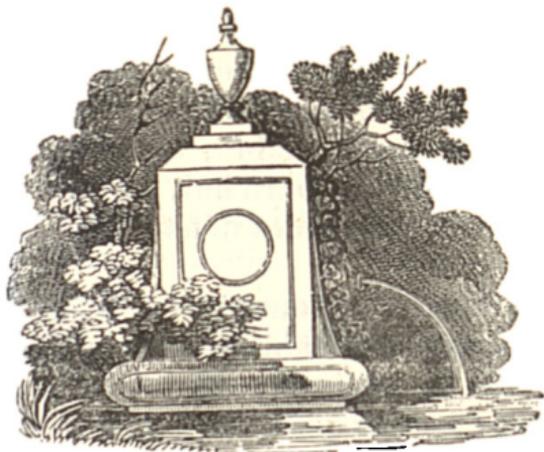
On vous répondra : nous avons changé tout cela, mon cher ! le passé du journal ne valait pas le diable, c'est chose convenue ; mais aujourd'hui, sacristi ! nous sommes d'énergiques défenseurs du pouvoir.

— Tiens ! et pourquoi ne l'étiez vous pas plutôt, estimable rédacteur parisien !

— Il est plaisant, le bonhomme d'abonné ! avec sa question..... Pourquoi?....



## XV.

**De Profundis.**

**J'**AIME le roman où l'auteur, après le dénouement amène, comme au théâtre, ses personnages devant la rampe, et termine en vous disant : ils vécurent heureux et long-temps, ou moururent jeunes ; ils n'eurent aucune postérité, ou laissèrent beaucoup d'enfans.

Il ne nous est pas permis de finir ainsi notre *Physiologie du Journaliste de Province*, puisque nous l'avons enterré dans le précédent chapitre, sous le poids

écrasant de la rédaction parisienne; d'un autre côté, l'existence politique du personnage dont nous venons de vous donner le type, n'est point du domaine de cet ouvrage, puisque l'unique objet de nos travaux, est l'histoire drolatique des organes de la presse départementale.

Nous voilà donc forcés de rester court, heureux encore, si le lecteur ne trouve pas que nous ayons été beaucoup trop long, ce qui serait aussi cruel que peu délicat de sa part, attendu les peines que nous avons prises pour donner à ce livre la forme et le fond, excessivement aimables, qui le caractérisent.

Nous ne pouvons pas terminer cependant sans justifier la présence de la vignette encadrée en tête de ce chapitre, sans accompagner le héros de cette tragi-comédie, jusqu'à sa tombe, tombe politique, je vous prie de le croire, et pas autre chose; car, si les déceptions de la politique, si l'ingratitude des uns et la flouerie des autres, tuent moralement et physiquement les rares, les hautes et excentriques intelligences, comme celle de Henry Fonfrède, par exemple, l'intelligence infiniment moindre en dimension de notre Journa-

liste Provincial, le met à l'abri de semblables coups.

Le Journaliste de Province eût pu vivre sans doute; il est mort, mort volontairement, pour rester digne, pour échapper à une confraternité fort peu flatteuse, mais l'homme reste, et rien assurément de sa candeur native ne s'est évanoui.

Bien loin de s'attrister, il rit de sa mésaventure et de ceux qui l'ont causée; s'il est garçon d'esprit et peu accablé des dons de l'opulence, il entre chez le remouleur du carrefour voisin et se met honorablement à tourner sa meule, dans laquelle il voit d'un œil philosophique, l'image matérielle de la roue de fortune; il fait des chansons à deux sous le vers pour les Achard et les Levassor de l'endroit, ou compose des physiologies, travail, comme tout le monde le sait, très-intéressant et excessivement lucratif (pour les libraires).

Mais il lui reste un souci, un souci qui lui déchire l'âme, lui racornit le cœur, lui cause des douleurs rhumatismales, le rongé enfin jusqu'à la moelle des os, c'est de savoir quelle inscription grecque, latine, hébraïque, syriaque, chaldéenne, sanscrite ou topinamboue, les honorables membres des futures académies des

belles-lettres graveront sur son tombeau, quand il sera mort tout de bon, ce qui arrivera infailliblement un jour.

Il craint beaucoup que ces messieurs, cédant aux tendances, à l'incompréhensibilité qui les distingue éminemment, n'emploient un langage, un style lapidaires complètement ténébreux. Que fait-il, dans cette grave extrémité ? il imite de respectables exemples ; comme l'auteur qui glisse sous le premier pli du volume qu'il adresse au journaliste, une réclame manuscrite apologétique de son propre travail, avec prière de l'insérer, il se fait son apologie, c'est-à-dire son épitaphe à lui-même, et en des termes qui, vous pouvez vous en assurer, ne ressemblent en rien aux inscriptions scientifico-tumulaires de messieurs de l'Institut :

## **CI-GIT**

UN JOURNALISTE DE PROVINCE,  
 QUI FUT EXCESSIVEMENT BON ENFANT,  
 PAS FIER, LOYAL  
 ET FRRRRRANÇAIS  
 SAPERBLEU !!!  
 LEQUEL A SACRIFIÉ CHOSE ÉTRANGÈ,  
 AU RESPECT DE SON CARACTÈRE  
 UN INTÉRÊT D'ARGENT.

Noble étranger ! s'il vous prend la fantaisie de visiter le père Lachaise de l'endroit, vous apercevrez le monument quadrangulaire de notre journaliste de province, coiffé d'un énorme saule pleureur; là vous entendrez peut-être quelques bonnes gens qui l'ont connu, dire en passant : c'était un journaliste honnête homme, ma foi ! D'autres, des gens habiles, et en plus grand nombre, nous n'en doutons pas, diront après avoir lu les dernières lignes de l'inscription : Bah ! c'était un niais !

Quant au public en masse, il ne dira rien du tout, soyez-en sûr, attendu que le public a bien autre chose à faire en ce moment qu'à s'occuper de ces misères-là.

Car l'horizon politique s'obscurcit furieusement ! à ce que dit *le Constitutionnel*.



Où l'Auteur se sent triste.

—

.....  
.....

Alors il ne dit rien.



Cù l'Auteur éprouve le besoin de parler la langue  
des Dieux.

—

Après mûres réflexions, l'auteur s'est  
décidé à parler la langue des Dieux par la  
bouche de lord Byron.

.....  
 And what was he who bore it? — I may err,  
 But deem him sailor or philosopher.  
 Sublime tobacco! which from East to West  
 Cheers the far's labours or the Turkman's rest;  
 Which on the Moslem's ottoman d'vides  
 His hours, and rivals opium and his brides;  
 Magnificent in Stamboul, but less grand  
 Though not less loved, in Wapping or the Strand;  
 Divine in hookas, glorious in a pipe,  
 When tipp'd with amber, mellow, rich and ripe;  
 Like others charmers, wooing the caress  
 More dazingly when daring in full dress;  
 Yet thy true lovers more admire by far  
 Thy naked beauties — Give me a cigar.

(THE ISLAND. canto the second, 19.)















